This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

SA 6069.00.5

Harvard College Library

FROM

The Author

Bind

3332.20.7

O. COUDREAU

069
7

VOYAGE

AU RIO CURUA

20 Novembre 1900 — 7 Mars 1901

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 34 VIGNETTES ET DE 1 CARTE

PARIS
A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9

1903

Bind

3332.20.7

O. COUDREAU

1069
7

VOYAGE

AU RIO CURUA

20 Novembre 1900 — 7 Mars 1901

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 34 VIGNETTES ET DE 1 CARTE

PARIS
A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9

1903

VOYAGE

AU RIO CURUA

VOYAGE

AU RIO CURUA

O. COUDREAU

VOYAGE

AU RIO CURUA

20 Novembre 1900 — 7 Mars 1901

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 34 VIGNETTES ET DE 1 CARTE

PARIS
A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
9, RUE DE FLEURUS, 9
1903

~~9333~~ 2-, 20.7
SA 6069.00.5

HARVARD COLLEGE LIBRARY
OCT 27 1903
CAMBRIDGE, MASS.

The Author.

VOYAGE AU RIO CURUA

CHAPITRE PREMIER

Départ du Para. — Dans le parana d'Alemquer. — Mauvaise réception. — Beauté du paysage. — Dona Vitoria. — Thomasia et le garçon noir. — Machique. — Achat d'un bœuf. — Départ. — Paraná du Curuà. — Ses baraques, sa prairie et ses lacs. — Chaleur équatoriale. — Les baignades, l'asphyxie. — La rivière Curuà. — Prairie mouvante. — Le hamac. — Navigation difficile. — Lac Tucunaré. — Bouche du Macuria. — Les poissons morts et les aigrettes. — Furo des Barrés. — Villa du Curuà. — Pedro Bentes. — Second lac du Curuá. — Campement difficile à trouver. — Jolie vue. — Alerte : les palpitations d'Estève. — Buénos-Ayres, Barros et Poção. — Igarape du Mamià. — La plage. — Débarquements successifs. — Arrivée au Pacoval. — Les Mucambeiros. — Leurs caractères moraux et physiques. — La pavoaçao du Pacoval. — L'église et ses Saints. — La « ramada ». — Alexandre le gouverneur. — Visite et discours d'Alexandre. — Chico Cardozo. — Chico et les Mucambeiros. — Recherche de travailleurs. — Assimilation impossible.

Mon séjour à Para n'a pas été le repos réparateur, la halte nécessaire, indispensable au soldat fatigué. Après un insolent surmenage, j'ai rebouclé mon sac et j'ai fui, voulant échapper à la vie civilisée, revivre à nouveau dans mon milieu de prédilection, là où il n'y a plus personne, plus rien, le monde administré et policé étant là-bas, tout là-bas!...

La solitude de la forêt vierge est devenue pour moi un besoin, elle m'attire par son mystérieux silence, et seulement dans les grands bois, j'ai l'impression du *chez moi*.

C'est donc avec une hâte fébrile que je vais traverser l'étape de transition.

C'est bien, en effet, l'étape de transition, il faut appeler les choses par leur nom.

De Para, centre de civilisation, pour parvenir à *ma* forêt vierge, il me faut traverser une série de petites bourgades et de paillottes, qui sans être civilisées, ne sont pas, malheureusement, l'état sauvage.

C'est donc avec un empressement que je ne dissimule pas, que je parcours l'étape de transition.

Le vapeur « Prudentes-de-Moraes », de la Compagnie de navigation fluviale de l'Amazone, ayant pour commandant M. Bissau, me désembarque dans le paraná d'Alemquer bien en face de la bouche du Curuà.

Le désembarquement n'a pas marché tout seul. Le commandant a la gentillesse de m'accompagner jusqu'à terre, pendant que l'on transborde mes provisions du vapeur dans mes canots.

Le « Prudentes » étant ancré au milieu de la rivière nous prenons un canot, bien avant d'atterrir, nous apercevons sur le seuil de la maison, deux femmes déjà un peu vieilles qui, nous voyant avec l'intention d'accoster chez elles, se mettent à lever les bras au ciel, en secouant énergiquement l'avant-bras de droite à gauche, marquant ainsi par des signes de dénégation énergiques qu'elles ne voulaient pas nous recevoir. J'ai eu longtemps devant moi le spectacle des grands gestes désespérés de ces deux femmes, c'était irrésistible de comique.

Voilà ce pauvre commandant tout ennuyé, lui qui m'avait tant parlé de l'hospitalité de la maison de Maximiliano Senna, réputée la plus accueillante du pays.

« Que faire? me dit-il.

— Désembarquer sans s'inquiéter du mauvais accueil. Être mal reçu, cela fait partie du programme d'explorateur. Je ne veux pas les manger, ces braves femmes, et je finirai par m'entendre avec elles. »

Nous descendons à terre. Je prends une figure de circonstance et m'efforce,

par un sourire, de paraître aimable; j'avais fait un grand effort, véritablement, pour ce que cela m'a servi!...

Après les salutations d'usage, la *dona* de la maison me dit qu'elle ne veut pas me recevoir parce que Machique, son mari, n'est pas là.

Le plus ennuyeux, c'est que je ne vois pas où je vais pouvoir camper; les terres environnantes sont en contre-bas, et toutes submergées.

Je me décide à brusquer, c'est ce qu'il y a de mieux pour dénouer les situations embarrassées.

« Madame, je trouve votre maison très jolie, le *campo* qui l'entoure lui donne de la gaîté, la maîtresse de la maison est gracieuse et hospitalière; aussi je reste ici jusqu'à ce que votre mari arrive. »

Et voilà comment je suis restée dans le parana d'Alemquer, à la bouche du Curuà, dans la maison du Senhor Machique.

Le commandant parti, mes gens arrangent les bagages, mon cuisinier fait mon dîner, quant à moi je me mets à rêver à de gracieuses réceptions accompagnées de prévenances, d'attentions, de sourires et de bonnes paroles de bienvenue;.... quelle ironie!...

Je dîne au milieu de la cour, et je m'étends ensuite paresseusement sur ma chaise de bord, aussi tranquille que si j'étais dans le grand bois, ou que si j'avais été bien reçue.

Je sens des yeux qui épient tous mes mouvements, je m'en inquiète fort peu.

Je jouis de la fraîcheur des soirées équatoriales, si mollement alanguissantes.

De gros nuages passent dans l'immensité du ciel, parfois on aperçoit la lueur discrète des étoiles; quelques voiles glissent sans bruit, cheminent lentement, pareilles à des fantômes; ces voiles font des taches blanches qui tranchent violemment sur la douceur indécise de l'horizon; un vent frais m'apporte d'enivrants parfums d'orchidées... je suis complètement seule, cela suffit, il n'en faut pas plus pour me rendre parfaitement heureuse... du reste : *La diète des aliments nous rend la santé du corps, et celle des hommes la tranquillité de l'esprit.*

Le lendemain, dès le grand matin, changement complet. La maîtresse de la maison « Dona Vitoc » vient à moi presque souriante.

« Est-ce vrai que vous êtes une femme?

— Mais oui, c'est vrai.

— Bien vrai, vous ne me trompez pas? Hier quand vous êtes arrivée, je croyais que vous étiez un homme.

— Et depuis hier, qui a pu vous faire changer d'idée et vous faire croire que j'étais une femme?

— C'est.... C'est Thomasia. Thomasia est la jeune négresse qui me fait la cuisine, et,... et... c'est ce grand garçon noir qui le lui a dit. »

En disant cela, elle m'indique par un geste un des hommes de ma mission.

« C'est trop fort! pensai-je, quand je suis allée me coucher, tous mes gens étaient dans leurs hamacs, et quand je me suis levée, ils y étaient encore tous.... Où... et quand ce grand garçon noir a-t-il bien pu parler à Thomasia?... Ne cherchons pas à comprendre... il y a des mystères qu'il ne faut jamais approfondir. »

Et nous voilà causant du pays et de ses habitants. Dona Vitoc veut me faire oublier sa mauvaise réception de la veille et ma foi, elle y réussit, elle devient tout à fait aimable.

Le même jour arrive Maximiliano Senna, le maître de la maison, que tout le monde connaît sous le nom de Machique.

Maximiliano est un homme d'environ quarante-cinq ans, très travailleur, avenant, grand causeur et avec qui il est facile de s'entendre, surtout si l'on paie bien.

Je dis au senhor Machique le besoin où je me trouve d'acheter deux bœufs pour faire de la *carne secca,* et il me répond qu'il va m'arranger une affaire avec son père qui possède une très grande *fazenda*, de l'autre côté du parana.

Pour avoir mes deux bêtes, je suis obligée naturellement d'en passer par leurs exigences et de leur payer comme d'habitude un prix extravagant, le

prix du voyageur, de l'employé du gouvernement; il n'y a rien à y faire, j'ai absolument besoin de viande.

Celle-ci une fois séchée, je me mets en route avec une satisfaction facile à imaginer.

Ce qu'on appelle ici la bouche du Curuà, n'est pas l'embouchure du Rio

Bouche du parana du Curuá.

Curuà, c'est la sortie d'un parana, dont l'entrée d'amont est sèche une partie de l'année; c'est aussi la bouche d'écoulement de plusieurs grands lacs[1]; ces lacs ont dû autrefois faire partie du lit de l'Amazone, et sont séparés du grand fleuve par d'étroites flèches d'alluvions, déposés par le courant des eaux.

Vendredi 7 *décembre* 1900. — Nous partons dès 6 heures du matin; une immense buée emplit l'air et obscurcit le soleil, que nous ne pouvons ainsi

1. Lacs et paranas (Ch. IV)

apercevoir. Les choses et les gens apparaissent comme au lointain, tout très atténué, presque effacé, la lumière du jour naissant a presque disparu sous cette brume épaisse.

Le parana du Curuà a une largeur de 150 mètres, qui est rarement dépassée et ne descend jamais guère au-dessous; l'eau jaune terreuse, de la couleur des eaux de l'Amazone, paraît encore plus sale sous ce brouillard épais.

Tout le long de la rive, à droite et à gauche, se trouvent des baraques, construites sans art ni élégance, pas même avec goût, quelque chose d'informe et de très laid. On les distingue les unes des autres par le plus ou le moins de malpropretés entassées tout auprès de la maison.

Ces habitations malsaines sont pour la plupart construites sur pilotis, car l'hiver tout est inondé et l'eau séjourne quelques mois sous la maison. C'est dire que l'aspect des rives du parana manque de gaîté.

Ceux qui ont la bonne fortune d'habiter une terre haute, où l'eau de la crue ne séjourne que quelques jours, bâtissent leur maison en pisé, recouverte de tuiles pour les plus riches, de paille pour les autres.

Ces terres hautes sont excessivement rares; dans tout le parana du Curuà, d'une longueur de 18 kilomètres 700, il n'y a qu'un endroit un peu haut, et, six maisons seulement y sont bâties, mais si près les unes des autres que de loin elles paraissent ne faire qu'une seule et même habitation.

Nous avançons dans ce parana à rives basses, dont la végétation abondante s'étend à perte de vue; la flore en effet est peu variée, une même espèce d'herbes couvre des étendues immenses et on peut dire que la quantité remplace la qualité; le bétail qui s'en nourrit donne d'ailleurs une viande qui a mauvais goût.

Le soleil s'est enfin débarrassé de son épaisse brume matinale et il devient très ardent.

En sortant du parana du Curuà, l'aspect devient tout à fait féerique; c'est un brusque changement, l'horizon est infini comme l'Océan, je n'aperçois plus de rives, il n'y a que la grande nappe tranquille du lac et notre si petit canot glissant sur cette mer.

Le soleil lance des étincelles allumant ce grand espace découvert, l'air brûle, sans un souffle de vent, nous sommes entourés d'une ceinture de feu.

Mais bientôt la position devient intenable car, avec la réverbération de l'intense lumière du soleil et la flamme implacable que le globe de feu laisse tomber sur nos têtes, le supplice devient horrible.

Habitants du Curuá.

Mes gens eux-mêmes ne peuvent résister à cette torture, et à tout instant, ils se jettent à l'eau, en ressortent ruisselants, puis se mettent à ramer, mais très mollement. Aussitôt que le soleil a séché leurs vêtements, ce qui n'est pas long, la baignade recommence; leur frayeur des *jacarés*[1] disparaît devant la souffrance causée par cette effroyable température.

Un peu d'ombre! Ne serait-ce que celle d'un nuage!

[1] Jacaré — crocodile.

A moitié asphyxiée, je suis obligée de me mettre sous la *tolda*[1] décidée à ne faire le levé de ce beau lac meurtrier qu'en descendant; il me faut un peu d'entraînement à la chaleur du soleil, et pour le premier jour, ce serait courir à une insolation que de persister.

Nous voilà à la bouche du Curuà. La bouche du Curuà! Ce n'est pas une embouchure de rivière, ni même de ruisseau, pas même de rigole, ce n'est rien :... un barrage de *cannarana*[2] où nous apercevons un peu d'herbe foulée sur une largeur de cinquante centimètres environ, et qui semblerait être plutôt la trace laissée par le passage d'un jacaré que la bouche d'une rivière.

C'est là où il faut que je fasse passer mon canot qui a 2 m. 20 de largeur!

Mes gens fatigués me regardent avec des yeux suppliants, car ils préféraient se coucher dans le canot sur des caisses, sans manger, plutôt que traverser ce barrage, car ils sont anéantis par la chaleur stupéfiante de cette région. Je leur demande encore un effort, car il nous faut absolument trouver un peu de terre ferme pour faire du feu et pour dormir.

Les voilà poussant courageusement le canot sur cette prairie mouvante, suant, soufflant, criant; il est plus de six heures et le soleil a déjà disparu quand nous trouvons enfin un coin de terre ferme.

Ce que je ressentais, à la fin de cette journée, ne peut être comparé qu'à un doux abrutissement, porté au degré le plus intense, et ma seule idée fixe était de trouver deux arbres pour y suspendre mon hamac.

Il faut avoir éprouvé la fatigue que procure une journée passée sous le soleil de l'équateur pour comprendre la joie que l'on éprouve au repos physique du hamac.

Un hamac! Ce nom remplit mon oreille d'une douce mélodie; quelles heures de bonne paresse il évoque en moi! Mes chers compatriotes d'outre-mer qui avez l'habitude du lit aux draps blancs et aux oreillers moelleux, le nom de hamac éveille en vous l'idée d'un affreux filet de jardin se balançant pour le

1. Tolda — Banne sur le canot.
2. Cannarana — graminée.

plaisir momentané des enfants ou même des grandes personnes, ou bien encore ce morceau de toile dure où se reposent dans leurs entreponts les matelots fatigués de la rude journée.

C'est pour vous encore un agrément dans un frais bosquet, sous une jolie

Une maison dans les paranas.

ramure, où se balance, le pied découvert et la jupe flottante, une jeune fille rêveuse....

Pour nous, le hamac est le lit de repos par excellence, car il prend la forme du corps, se prête à tous nos mouvements, soutient, enveloppe, enlace, caresse.... Pendant les heures brûlantes, son balancement vous apporte un doux zéphyr, et pendant les nuits fraîches, vous avez la faculté de vous y envelopper aussi bien que dans votre lit européen.

Me voilà donc dans la couche rêvée, mon hamac est solidement attaché, et je m'endors, négligeant la faim que la fatigue m'a fait complètement oublier....

8 *décembre.* — Le réveil est lent et maussade, chacun se plaint de maux de tête et a des nausées, enfin un véritable réveil de lendemain de fête.

Il paraît que nous sommes ici dans le Curuà. Celui-ci, d'une largeur de 50 mètres environ, est encombré d'herbes; des barrages de cannarana coupent la rivière d'un bord à l'autre sur une longueur variant de quelques mètres à quelques centaines de mètres. Pour franchir ces véritables prairies, les hommes se munissent de grandes perches terminées par une fourche à deux dents et au moyen desquelles ils écartent les herbes autant qu'ils le peuvent. Aussitôt qu'ils ont pu faire une petite ouverture, bien vite on y engage la proue du canot, les hommes qui sont sur le côté repoussent les herbes, le pilote dégage le gouvernail où les racines s'accrochent, et lentement nous avançons.

Quand des herbes sont prises dans la quille, la situation est fort désagréable, car il est impossible de faire plonger un homme dans ce fourmillement de bêtes; une rumeur confuse et peu rassurante monte de la profondeur de l'eau dont l'odeur est nauséabonde et impossible à imaginer pour ceux qui n'ont pas voyagé dans les furos de l'Amazone.

Nous laissons à gauche la bouche du lac Tucunaré. Ce lac me paraît immense; il accompagne la rivière de laquelle il n'est séparé que par une très étroite bande de terre sur un parcours de 6 kilomètres 400.

En amont de la bouche du lac Tucunaré, et à droite, se trouve une embouchure de la même largeur que la rigole où nous naviguons, c'est celle du *furo* du Macurià, conduisant au lac du même nom.

En amont de la bouche du Macurià, la rivière devient libre, elle est enfin débarrassée des cannaranas qu'on ne voit plus qu'en bordures sur les rives.

Une rencontre funèbre : cinq ou six cents poissons morts sont là dans la rivière, toute une flottaison de ventres en l'air, pareils à des larmes d'argent qui couleraient sur le fond de la rivière. C'est l'Amazone qui est la grande faucheuse, sa crue qui envahit tous les furos remonte déjà jusqu'ici, ses

eaux plus chaudes que celles du Curuà amènent par ce brusque changement la mort rapide de tous les poissons, au grand désespoir des pêcheurs.

Une grande quantité d'aigrettes s'abattent sur ce charnier et on les voit s'ébattre et voleter au-dessus en tous sens.

Il est d'un curieux effet de voir ces oiseaux d'un blanc de neige, aux formes gracieuses et délicates, se plaire dans ce milieu, et on ne parvient pas à concevoir comment ces jolis animaux aux blancheurs de rêve, malgré tout ce qu'ils

Débarcadère d'une maison dans les paranas.

font pour cela, n'arrivent pas à se salir les pattes au milieu de cette putréfaction et de ces immondices.

Sur la rive droite nous passons devant l'embouchure du furo des Barrès qui va au lac Macurià; le furo des Barrès ainsi nommé parce que les Indiens Barrès, autrefois domestiqués par les capucins de la Piété, ont été établis à l'endroit même où est maintenant la ville de Curuà.

Avant de porter le nom de Curuà, ce lieu était connu sous celui de « Logar d'Arcozello » avant l'année 1758.

En 1849, un commerçant d'Alemquer, Raymond Simoès, marchand ambulant dans la rivière, trouva l'endroit joli et il y bâtit sa maison. En 1853 il décida quelques autres habitants d'Alemquer à venir se fixer auprès de lui.

Lors de mon passage, la ville se composait de 58 habitations, quatre étaient recouvertes de tuiles et il s'y trouvait cinq maisons de commerce.

Ces maisons sont bâties à quelques centaines de mètres dans l'intérieur et pour y arriver en partant de la rivière, il faut traverser un grand espace recouvert d'herbes très hautes.

Ce terrain qui est en contre-bas, reçoit toutes les eaux ménagères de la ville, si bien qu'on est obligé de patauger dans la vase avant d'arriver auprès des habitations.

J'arrive chez M. Pedro Bentes pour qui j'avais une lettre de recommandation et, sans cette bienheureuse lettre, je n'aurais pas pu trouver une personne à qui parler.

Si chez nous les lettres de recommandation ont presque toujours leur côté grotesque, dans l'intérieur du Para, les scènes auxquelles elles donnent lieu, sont parfois d'un comique irrésistible.

Pedro Bentes est blanc, il a été élevé à Para et s'y est marié. L'accueil que sa femme et lui me font est absolument charmant.

Je vais donc avoir quelques renseignements sur la rivière.

J'avais compté sans mon hôte qui était au courant de ma prochaine arrivée, et il faut que j'écoute sans broncher ses lamentations dans lesquelles il fait un effroyable mélange de la politique avec son commerce de castanhos, et de ses affaires particulières avec celles de la ville qu'il administre.

Vains efforts! Impossible de lui faire comprendre que cela ne me regarde pas! Il me faut subir sans bouger l'avalanche jusqu'au bout.

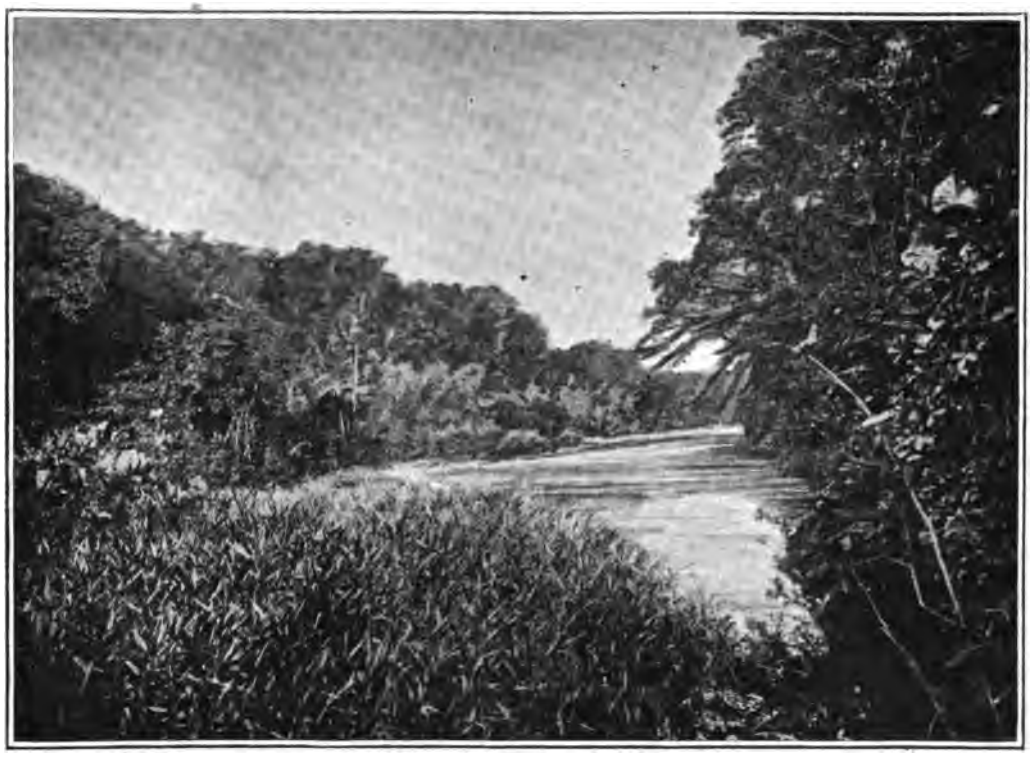
Et je la subis aussi patiemment que possible pendant plus d'une heure... mais à la fin, n'y tenant plus, je l'interromps brusquement et l'informe que je me remets en voyage, et que nous reprendrons la conversation à mon retour.

La rivière se continue, toujours très étroite, avec des largeurs de 140 à 150 mètres.

Au sortir de la villa du Curuà, un joli tableau vient s'offrir à mes yeux.

Une dizaine de femmes et de jeunes filles se sont réunies pour laver; elles bavardent si bien qu'elles n'entendent pas venir notre canot.

Suivant l'habitude du pays, elles sont nues et ma foi, sans leurs voiles, elles sont vraiment belles : on ne s'en doute guère quand elles sont vêtues. Leurs magnifiques chevelures noires en désordre laissent échapper des boucles qui leur auréolent la figure, leur gorge est ferme et ronde, les reins bien cambrés précèdent des hanches aux formes bien développées, l'habitude qu'elles ont



Dans le Curuá.

de porter des fardeaux sur leur tête et l'effort qu'elles font dans tout le corps, contribuent à développer leurs muscles, ce qui leur donne tout à la fois cette fermeté et cette cambrure admirable qu'elles possèdent.

Leur peau est d'un beau jaune clair, dorée ou bistrée par le soleil, tout enfin les fait ressembler à de véritables ondines sculpturalement proportionnées, que notre présence n'effarouche que fort peu et qui se mettent aussitôt à plonger en poussant de petits cris.... Nous les apercevons bientôt, au milieu

de la rivière, promenant leurs jolies chevelures où l'eau laisse perler des diamants qui scintillent de mille feux sous les rayons éclatants du soleil. Nous passons, laissant ces beautés continuer leurs ébats.

En amont de la ville, un lac, le lac du Curuà, le second du même nom dans la même rivière; on le dit très grand et très poissonneux.

Sur la rive gauche, quatre maisons dans un campo avec quelques têtes de bétail.

Sur la rive droite, une île avec des berges à pic; le courant est très faible dans le bras droit, tellement faible qu'il est presque imperceptible tandis que nous ne remontons celui de la rive gauche qu'avec peine. La rivière a un aspect triste, ses rives sont basses et inondées, ou bien elles sont trop escarpées et on ne peut y grimper; c'est l'un ou l'autre, il n'y a pas de milieu,

Le soleil est prêt à disparaître lorsque enfin nous trouvons une maison abandonnée abordable. Me voilà plus tranquille, j'avais peur d'être obligée de coucher dans le canot, perspective peu agréable.

L'ancien propriétaire de cette bicoque a eu le soin de ménager dans la muraille de terre glaise, des marches, d'une hauteur anormale, il est vrai, mais qui nous permettent de monter à l'assaut de ce rempart, en s'aidant des pieds et des mains, et d'arriver au sommet dans un état pitoyable et horriblement salis par la terre glaise. La maison est vieille et doit probablement être pleine de reptiles malfaisants.

Je suis payée de la peine que j'ai prise pour escalader cette forteresse, c'est le campement idéal.

De grands arbres, un sous-bois très propre et une ventilation peut-être excessive, mais si agréable après la suffocation de la journée....

Le vent soulève l'eau en petites vagues qui chantent doucement et frappent en cadence le pied du mur et le bord du canot.

Nous pouvons espérer une délicieuse nuit de repos. Et j'étais plongée dans un profond sommeil, lorsqu'une voix près de moi se fait entendre.

« Madame, je me meurs! »

Je me précipite aussitôt près du hamac d'où venait la voix et je vois Estèvão en proie à des palpitations.

Tous les autres se sont levés et le regardent sans s'émouvoir et je serais prête à les traiter d'indifférents, si je n'avais immédiatement l'explication de leur calme par cette phrase de João adressée à son frère malade.

« Frère, ne pleure pas, ce ne sera rien, puisque Madame est ici. »

Estirão de Cannarana.

Ils sont étonnants, mes hommes! Ils me prennent donc pour le bon Dieu, ou pour une sorcière.

J'applique au malade des compresses d'eau froide qui le soulagent et comme il est absolument indispensable pour les rassurer tous, que je lui administre une médication quelconque, je lui fais prendre une verre d'eau sucrée avec quelques gouttes d'alcool de menthe.

L'alerte est passée, et chacun s'en va reprendre son sommeil interrompu, le reste de la nuit se passe sans incident.

Sur la rive gauche, une agglomération de quatre maisons, sur un seul défrichement, a pris prétentieusement le nom de *Buenos Ayres*.

De ce défrichement, part un sentier qui va jusqu'au bas du lac Jawary et qui est praticable aux piétons pendant la sécheresse.

Nous apercevons successivement Urucurituba, sur la rive gauche, avec deux cases; puis Barros et Poção, sur la rive droite avec sept ou huit maisons. Sur cette même rive droite, en amont de Poção, c'est la bouche de l'igarapé du Mami avec une belle plage à son embouchure.

Cet igarapé du Mami est habité grâce à ses beaux castanhaes, qui d'après les renseignements que j'ai pu avoir, couvriraient une très grande étendue, et aussi à cause de la présence de la *murapita*, variété de caoutchouc, découverte depuis quelques années seulement dans cet igarapé.

Le voyage se continue toujours avec la même monotonie, nous naviguons à la perche toute la matinée et une partie de l'après-midi. Les bancs de sable commencent à nous barrer le chemin, nous louvoyons de la rive droite à la rive gauche; enfin, après de vains efforts, à la plage de *Pikià*, nous sommes obligés de débarquer et de décharger pour passer le canot à vide, sur une longueur de 150 mètres environ, dans un petit chenal qu'il faut encore creuser un peu en se servant des rames comme pelles et repoussant le sable sur les deux bords du chenal existant.

Nous sommes en amont du banc de sable avant six heures du soir.

Nous passons la nuit au milieu de la rivière, sur la grande plage du Capao, ayant pour voisins quelques jacarés que l'odeur de notre cuisine a attirés.

A la plage du *Capao*, le canal est du côté de la rive gauche, nous passons avec peine, mais enfin nous passons sans décharger le canot.

Il n'en est pas de même à la plage de *Trinidad*, là nous sommes pris, il n'y a plus du tout de chenal, l'eau filtre à travers le sable qui est humide à quelques rares endroits.

Nous recommençons l'ennuyeuse opération de la veille, débarquement, déchargement; mais cette fois-ci, la distance à parcourir est beaucoup plus longue, et il faut transporter les bagages à 1500 mètres environ.

Ce transport prend presque toute la journée, de 7 heures 25 du matin à 5 heures du soir. Mes hommes sont exténués, ils ne peuvent plus se tenir debout, enfin, a 6 heures 10, nous arrivons chez Chico Cardozo, à la povoação du Pacoval, la ville des Mucambeiros du Curuà.

Voici plusieurs fois que j'ai l'occasion de parler des Mucambeiros[1], ces anciens esclaves qui ont fui la maison du maître, et c'est toujours sous les mêmes aspects, avec les mêmes sentiments que je me vois obligée de les présenter.

Ici à la povoacão du Pacoval, les Mucambeiros primitifs, ceux qui avaient

Povoacão du Pacoval (aval).

abandonné leurs maîtres, ont disparu; ce sont leurs fils et petit-fils et c'est bien pis; non seulement ces descendants des Mucambeiros ont hérité de leurs parents tous les défauts, mais ils y ont ajouté une telle collection de vices que c'est stupéfiant et à n'y pas croire. Ils retournent à l'état sauvage et à la barbarie!

Ils n'ont pas le respect de la parole donnée, ils se parjurent et mentent avec

1. Voyage au Trombetas, p. 17 et 129 et Voy. au Cuminà, p. 174.

une désinvolture incroyable, la crainte seule du châtiment arrive à leur faire tenir une promesse.

Leur travail se réduit à un minimum : un abatis où ils plantent un peu de manioc, ils pêchent et chassent un peu, oh! très peu, et c'est tout. Au moment de la récolte de la castanha, ils vont travailler pour avoir un peu d'argent destiné à acheter du tafia.

Au physique, il y a dégénérescence très marquée; ils ne sont pas aussi forts et robustes que les anciens esclaves. Cela se comprend, un esclave était précieux à son maître, c'était une valeur marchande, il avait tout intérêt à ne pas le surmener et même à le bien soigner; maintenant il n'a plus de maître et il préfère vivre très mal et ne pas travailler, son idéal est le « farniente », ajoutez à cela son goût exagéré pour le tafia et vous aurez les principales causes de sa dégénérescence : la paresse et l'ivrognerie.

Au Pacoval, les enfants sont chétifs et maladifs et je n'y ai pas rencontré un seul vieillard.

Abandonnés à eux-mêmes, leur condition morale est telle qu'elle devient un douloureux sujet d'inquiétudes. La moralité qui est enseignée par les patrons est absolument du même ordre que l'honnêteté qui pourrait être enseignée dans les écoles primaires par des voleurs de profession; le servage a remplacé l'esclavage et l'abaissement moral s'accentue tous les jours.

Les Mucambeiros ne respectent et n'ont la reconnaissance de rien; ils ne veulent pas travailler et ne savent pas obéir. On ne peut même pas dire que ce sont simplement des enfants qui ne savent pas diriger leur existence, ce sont des êtres vicieux et malfaisants, ils sont nuls au point de vue de la valeur sociale.

La *ville du Pacoval*, ainsi qu'ils désignent la réunion de leurs paillottes, n'a rien d'une ville, ce sont des carbets jetés çà et là sur le bord de la rivière.

Ils ne connaissent pas l'alignement, ignorent la délimitation; ils construisent comme cela vient, et ne se gênent pas pour aller planter des patates ou semer des giraumons devant la porte du voisin qui ne manque pas, à son tour, d'user de réciprocité.

L'un deux a bâti sa maison devant celle de Chico Cardozo; une ruelle d'environ 3 mètres sépare les deux habitations; de ce fait celle de Chico a peu d'air et très peu de lumière. Quand on leur fait remarquer que cette manière d'agir n'est pas convenable, ils répondent : « La terre est à nous et nous sommes libres de faire tout ce que nous voulons, nous n'entendons pas que quiconque vienne nous faire la loi. »

Il n'y a qu'à s'incliner, et je ne puis m'empêcher de penser que les Mucambeiros du Curuà sont bien moins sociables que ceux du Trombetas et du Cuminà.

Au Pacoval il y a environ quinze maisons, toutes recouvertes de paille, une église, et, à côté de l'église, une « ramada ».

L'église, que l'on pourrait, à vrai dire, comparer plutôt à une grange, si l'on n'avait pas eu le soin de planter au-dessus une minuscule croix de bois, est recouverte avec des tuiles. Ces tuiles sont un cadeau de Chico Cardozo qui a préféré voir l'église couverte en tuiles, et sa maison recouverte de paille.

Les murs sont en terre glaise, le sol en terre battue; à l'intérieur ni chaises ni bancs. Mais en revanche, autour de l'église, — il faut avoir contemplé ce spectacle pour en avoir une idée, — se trouvent réunis toute une série de saints multicolores. Les uns sont blancs, d'autres jaunes, beaucoup sont noirs, ils possèdent tous des figures abominables. On dirait une réunion de Quasimodos; de plus, ils sont vêtus d'incroyables oripeaux : restes de vieux jupons, morceaux de cotonnade de couleur voyante. Enfin ils portent autour de leur cou des perles de verre ou des graines de la forêt.

Ces caricatures, vraiment sacrilèges, ont chacune leur nom : celle-ci est saint João, celle-là saint Pedro, cet autre saint Benedicto, et j'ai vu, dans cette compagnie des santa Luzia, santa Rosa, santa Sébastiana, et même une santa Maria noire.

J'aurais envie de leur faire détruire toutes ces horreurs si peu artistiques, et qu'ils décorent du nom pompeux de Saints, ces statues ne sont que le reflet de leurs mœurs, rabaissées au plus bas degré de l'échelle sociale.

A côté de l'église, la « ramada ».

La *ramada* est un très grand carbet ouvert à tous les vents avec le sol en terre bien battue sans une seule dépression. C'est la salle de danse indispensable dans un village nègre. On peut se passer de manger, de se vêtir même, mais on ne saurait pas vivre sans une ramada!

J'ai souvent vu une maison où il manquait le nécessaire, mais il y avait une ramada.

Cette ramada est utilisée plus souvent qu'on pourrait se l'imaginer. Chaque noir danse et fait danser pour la fête du saint qui est son patron; chaque négresse, de même, ne manque pas de lancer ses invitations en l'honneur de sa sainte, puis il y a les grandes fêtes, les petites fêtes et enfin quand il n'y en a plus, on en invente.

Avant de danser, on se rend à l'église pour prier, mais il faut voir de quelle façon : ils ont plutôt l'air de lancer des imprécations au Dieu qu'ils invoquent; on dirait qu'ils lui parlent avec colère.

La prière terminée, ou si l'on préfère l'admonestation au dieu incomparable terminée, on se réunit sous la ramada.

On commence par boire du *taruba*[1], puis par couples, ils se mettent à danser pendant que l'on joue du tam-tam, et que les autres chantent et battent des mains en cadence.

Qu'est-ce que cette tradition de la ramada et d'où leur vient-elle?

Elle est en tout cas générale, car dans tous les villages nègres j'ai rencontré la ramada. Elle provient certainement des anciennes traditions que leurs ancêtres pratiquaient en Afrique et auxquelles ils ont fait passer l'Océan en même temps qu'eux.

En devenant catholiques, ils y ont ajouté la pratique du nouveau culte, donnant ainsi à leurs prières cet aspect tout à la fois religieux et profane dont on est frappé au premier abord.

Pour essayer de retenir dans certaines limites ce groupement insoumis, le

1. Liqueur fermentée faite avec de la cassave.

gouvernement a eu l'heureuse et toute récente idée de placer à la tête un des Mucambeiros, et le choix en a été bien fait pour ici.

Alexandre, le gouverneur des Mucambeiros du Pacoval, était la plus mauvaise tête de la povoação. Fainéant et ivrogne, ce qu'il est toujours resté

Povoação du Pacoval (amont).

d'ailleurs, c'était avec cela, un meneur excitant les autres à se révolter contre tout le monde, et donnant l'exemple.

Conduits par lui, les Mucambeiros, qui se croient bien supérieurs au reste des habitants de la rivière, auraient pu commettre des actions regrettables. Maintenant ils sont obligés d'obéir à Alexandre, leur degré d'obéissance est très relatif et en proportion de leur moralité, mais enfin, ils sont au moins dominés par la peur, ce qui les rend un peu plus dociles.

Il est urgent d'ajouter que, depuis qu'ils ont un gouverneur, ils commencent à abandonner la ville.

Le soir de mon arrivée, Alexandre vint me rendre une visite.

C'est un très grand et un très gros nègre, se rapprochant davantage du gorille et du chimpanzé que de l'homme civilisé; ses mâchoires très développées et proéminentes lui donnent un air féroce et bestial, ses yeux fuyants, ses cheveux laineux plantés très bas sur le front, ses mains et ses pieds énormes en font un prognathe des moins sympathiques.

Il arrive, salue, s'assied et sans me laisser le temps de répondre à ses salutations, il me dit :

« Madame, c'est moi qui suis le gouverneur du Pacoval, je suis l'*Argente* (l'agent) du gouvernement. Le gouvernement a été bien heureux de me trouver, sans cela le Pacoval ne serait plus rien, tous ces noirs s'en iraient, si je n'étais pas là.

« Ce n'est pas encore très propre ici, mais je vais faire faire des rues, jusqu'à présent je n'ai pas eu le temps. Le gouvernement a eu besoin de moi pour faire une estrada d'ici jusqu'à Alemquer, et je suis près de la finir. Ah! tous ces docteurs-ingénieurs, ils ne savent rien, ils n'ont pas pu faire une estrada, il a fallu que le gouvernement vienne me chercher.

« Quant à moi, on peut me mettre dans quelque forêt que ce soit, je connais tout de suite le chemin qu'il faut prendre. Ma tête vaut mieux que celle de tous les ingénieurs de Para; eux, ils ont besoin d'une boussole pour se diriger, moi, ma tête me suffit.

« Tenez, madame, vous venez pour faire le plan de la rivière, c'est inutile, moi seul connais la rivière et peux dire où elle va. Avec votre boussole, vous ne ferez rien. Je ne sais vraiment pas pourquoi le gouvernement ne m'a pas parlé de cela, je le lui aurais fait, moi, le plan de la rivière. Vous, madame, vous ne le ferez pas, car il faut que vous vous en retourniez d'ici, et votre chemin est par en bas.

« Vous ne me croyez pas, eh bien, je vais vous dire : d'ici aux cachoeiras, il n'y a pas d'eau, la rivière n'est remplie que de bancs de sable, et vous ne

passerez pas, quand bien même tous les gens du Pacoval vous aideraient, non vous ne passerez pas. Il vous faut attendre le mois de mars, alors il y aura de l'eau et si nous vous montrions le chemin, vous iriez jusqu'aux cachoeiras.

« Mais arrivée aux cachoeiras, vous ne les passerez pas, on ne peut passer là qu'avec de très petits canots et vous avez de vraies barques faites pour naviguer sur l'Amazone, on voit bien que vous ne savez pas ce que c'est qu'une cachoeira.

« Avez-vous déjà vu une cachoeira? Chico Cardozo nous a dit que vous écriviez des livres sur les cachoeiras, mais que vous n'y alliez jamais; ce sont des gens qui, comme moi, savent, vous le content, et vous, vous écrivez. Moi, je veux bien vous aider à faire des livres, mais pendant ce temps-là, je ne travaillerai pas, alors il faudra me payer d'avance. Chico nous a dit qu'il ne fallait pas vous aider, parce que vous ne payiez pas, et que vous veniez seulement pour voir ce qui se passe, et dire du mal de nous.

« On dit que c'est le gouverneur de Para qui vous envoie. Est-ce vrai? Moi, je ne le crois pas, si cela était, le gouvernement m'aurait avisé; or je n'ai rien reçu, je trouve cela bien étonnant. »

Il continue sur ce thème pendant plus d'une heure, tandis que je me renferme dans un mutisme complet. Me fâcher? pourquoi? cela n'en vaut pas la peine.

D'ailleurs dans nos climats, la chaleur est telle qu'on n'a plus aucune force pour soutenir la moindre conversation, et alors on laisse dire sans sourciller, des énormités. Et on ne ressent même pas le plus petit désir de secouer son indolente apathie, ni de réfuter les balourdises que l'on entend à côté de soi; on finit par ne plus entendre qu'un bourdonnement qui, dans le cas présent, aurait fini par m'endormir, si, prenant sur moi, je n'avais dit, en bon français, en me tournant vers mon filleul João :

« Dis à ce nègre que je ne comprends pas le portugais. »

Alexandre sur ces paroles, se lève, et d'un air furibond s'éloigne, sans me faire la moindre salutation, indigné d'avoir fait un si beau et surtout si long

discours à une personne qui n'a pas été capable d'en apprécier toute la magnificence.

Je suis dans la maison de Francisco Cardozo, un blanc qui possède une éducation et des mœurs de nègre.

Chico[1] est un homme qui peut avoir environ quarante-cinq ans; il est petit de taille, avec une peau très blanche et le teint coloré; seuls, ses cheveux bouclés indiquent qu'il a un peu de sang nègre, ses yeux sont presque constamment baissés et il ne regarde qu'à la dérobée; pourtant ce n'est pas un timide!

Le lendemain du jour où le fastidieux Alexandre m'avait tenu son brillant discours, Chico n'est pas tranquille, sa conscience lui disant que je pourrais bien lui demander compte des histoires plus ou moins fantaisistes qu'il a racontées sur moi avant de me connaître. Il vient me souhaiter le bonjour d'une voix douce et mielleuse, mais sans assurance, et il essaye de m'apitoyer aussitôt en me fait ses doléances.

Il est bien malheureux, Chico, rien ne lui a réussi dans la vie, il a toujours beaucoup travaillé et n'a rien pu amasser. Mais il se garde bien de me dire, ce que je sais d'ailleurs, c'est qu'ayant voulu tromper tout le monde, il a été pris dans son propre piège.

Comme il me le dit, le voilà maintenant prisonnier de tous ces noirs menteurs. Il est leur chose, pas un ne l'honore du nom de monsieur, et tout le monde le tutoie. Quand messieurs les nègres sont en fête ou bien qu'ils sont gris, ils obligent le pauvre Chico à se lever au milieu de la nuit pour leur servir du tafia; ils le traitent moins bien que nous ne traiterions un mauvais domestique, et pourtant il reste..., il reste parce qu'il a ici sa maison, et puis, qu'il en a une autre, un peu en amont à l'Arapary, et qu'ailleurs il ne pourrait pas vivre. Mais il est bien malheureux et bien à plaindre.

Il oublie de me dire qu'ailleurs, il ne pourrait pas étaler ses vices avec autant d'impudence, et surtout, sa malhonnêteté avec plus d'impunité, et que c'est seulement dans ce bourbier qu'il peut satisfaire ses appétits.

1. Chico, diminutif de Francisco.

Alors, aussi doucement que possible et avec des précautions infinies, j'essaie de lui faire voir jusqu'à quelle dégradation morale il est arrivé, et jusqu'où il est tombé.

« Comment se fait-il, lui dis-je, qu'un blanc comme vous, qui avez reçu une certaine instruction, puisque vous savez lire et écrire, ait pu se laisser choir moralement, au point d'être entièrement tombé sous la domination d'êtres aussi grossiers et aussi ignorants que ces Mucambeiros? »

Je m'efforce par de bonnes et douces paroles, de lui parler conscience, morale, de lui parler de dignité personnelle, en un mot de toutes les qualités d'un homme libre : peine perdue, rien n'y fait.

Chico se trouve bien dans son abjection, et mon discours au contraire, lui fait supposer que c'est par crainte, que je tiens ce langage si rempli d'aménité et de douceur.

Alors s'opère en lui une transformation complète, et je me trouve, non plus en présence d'un Chico humble, soumis et tremblant, mais en face d'un Chico arrogant. Il est bien le digne compagnon de l'anthropoïde Alexandre, les deux font la paire.

Il ne me reste plus qu'à prendre congé de mes tristes hôtes que je laisse volontiers tranquilles où ils sont, et je vais continuer mon voyage, bienheureuse de penser que je ne verrai peut-être plus des êtres aussi malfaisants que les Mucambeiros.

Mais j'ai besoin de trois ou quatre travailleurs en plus, je sens que les miens ne pourront à eux seuls résister au travail qu'ils auront à produire, il faut cependant que je les prenne ici.

Je me décide à employer le grand moyen, le seul véritablement efficace avec des gens incapables de raisonner : la peur. Il faut leur montrer que je suis la plus forte, et qu'à vouloir entraver mon voyage ils ne gagneront que coups et blessures.

Une petite scène de violence que l'on pourrait peut-être qualifier de brutale, se produit alors et donne le résultat que j'espérais. J'obtiens ce que je désire.

Les doctrines unitaires sont évidemment très belles, mais ceux qui les préco-

nisent devraient un peu venir en faire l'expérience ici et ils auraient vite compris que tout s'oppose actuellement à l'assimilation : l'hostilité des habitants, l'irréductibilité de la race, l'atavisme, le milieu.

Cela n'implique pas que je désire l'anéantissement de la race nègre, je voudrais simplement qu'on les laissât ce qu'ils sont. Ils sont de race noire; pourquoi vouloir les assimiler à la race blanche dont ils ne comprennent ni les devoirs, ni les droits et dont ils se moquent.

En essayant de leur inculquer notre civilisation, nous faisons que les droits sont pour eux et les devoirs pour nous. C'est donc s'abuser étrangement et jouer un jeu de dupes que d'essayer de les civiliser.

Il est reconnu qu'aux États-Unis, des nègres sont arrivés par leur propre mérite à des situations exceptionnelles dans l'industrie, rendant des services à leur pays. Cela prouve une fois de plus que l'exception ne fait pas la règle.

CHAPITRE II

Départ du Pacoval. — Deux travailleurs mucambeiros. — Bric-à-brac sur la plage. — Soirée dansante au Pacoval. — Seule sur la plage. — Lendemain de fête. — Moyen employé pour pousser notre canot. — Toujours des plages. — Beautés des plages. — Arrivée à l'Arapary — Manoël Preto. — Chasse. — Noël. — Danses et musiques. — Cono, l'Indien de Chico Cardozo. — Les Indiens qui ont visité Chico en 1899. — Chico veut être directeur des Indiens. — Conò Domingo. — Fabrication de farine de manioc. — 1er janvier. — Dialecte me paraissant aparaï. — Chico Cardozo et la castanha. — Surcharge. — Départ. — Les plages. — Amusement de mes gens. — Les porcs. — João et Martinho égarés. — L'orage. — La pluie. — La crue. — L'eau de la crue. — Igarapé Jawary. — Les cachoeiras.

Je pars du Pacoval le 12 décembre, à la grande satisfaction de la population qui m'accompagne jusqu'au canot en faisant des vœux pour mon bon voyage et me souhaitant prompt retour. Au fond de leur cœur, ils désirent ardemment ne jamais me revoir.

J'emmène seulement deux travailleurs avec moi, Mathias et Manoël Preto; il m'a été de toute impossibilité d'en trouver d'autres; lorsque le gouverneur Alexandre leur a annoncé que je voulais cinq ou six hommes pour travailler, ils ont tous disparu comme par enchantement : cela dénote à quel point leur paresse est grande, à moins qu'ils aient fui par peur.

J'abandonne aux soins de Chico Cardozo, un de mes canots avec une partie de sa charge. Quel sort aura ce dépôt? Je le verrai bien à mon retour, il est inutile de se tourmenter d'avance.

A peine avons-nous fait trois cents mètres, que nous nous trouvons de nouveau en présence de plages de sable qui nous barrent la route, et nous sommes obligés de décharger complètement le canot, cela était prévu.

Toute la journée se passe au transbordement d'un bout à l'autre de la plage de sable; mes bagages sont épars sur tout le parcours : l'un laisse tomber la moitié de sa charge, l'autre ne la transporte que jusqu'à mi-chemin, un troisième étend des guenilles pour les faire sécher, nous avons tout à fait l'aspect d'un marchand de bric-à-brac qui ne ferait pas ses affaires.

Je regarde avec peine cette scène plutôt douloureuse : mes pauvres matelots qui travaillent sans se plaindre toute la journée sous ce soleil équatorial, me font une immense pitié, la chaleur du sable est telle que mes pieds brûlent à travers le caoutchouc de mes chaussures, et que les leurs finissent par se couvrir d'ampoules. Je suis malheureusement obligée de me servir de ce système, le transport à dos d'homme, n'ayant pas le moyen de choisir, et dans ces conditions, mon cœur fait provision d'indulgence pour les noirs qui ont servi mon mari et qui maintenant me servent moi-même, si fidèlement.

Ce qui me console et apaise mon émotion, c'est que le soir, après leur rude journée, deux d'entre eux viennent en députation me prier de les laisser aller danser au Pacoval, le gouverneur les ayant invités. Je leur donne la permission avec empressement, j'aime à me retrouver seule la nuit dans le désert de la forêt vierge.

Une douce mélancolie s'étend sur toute l'ambiance et sur moi-même et sans regrets d'être ainsi seule, jetée comme au hasard. C'est ainsi que je jouis profondément du charme exquis et indéfinissable qui se dégage des nuits équatoriales. Sur le ciel se détache la vive lumière des étoiles, la lune jette des lueurs d'ambre sur le sable jaune de la plage et argente la cime des grands arbres, rendant plus obscur l'intérieur de la forêt; des parfums s'élèvent envoyés par les minuscules fleurs de gigantesques parasites, parfums suaves et si doux que malgré moi je me transporte en pensée vers les sources, les bois, les fleurs de France.

Mes hommes reviennent du Pacoval à deux heures du matin, fatigués par la danse et malades d'avoir bu du « taruba », boisson à laquelle ils ne sont pas habitués.

Ils ont ce que nous appelons chez nous le mal aux cheveux, j'ai pitié d'eux et je les laisse dormir jusqu'à neuf heures.

Ils se réveillent honteux, et pour me faire oublier leur grasse matinée, ils

Transport des bagages sur la plage.

fournissent une somme de travail à laquelle je ne m'attendais certainement pas, après une nuit de fête.

Enfin nous voilà à l'autre extrémité de ce maudit banc de sable et maintenant nous naviguons en rivière, mais je la croyais libre, et nous voilà arrêtés à tout moment par d'énormes pierres qui sont dans le lit du cours d'eau, à affleurement, menaçant constamment de faire chavirer notre embarcation.

Nous cherchons en vain un chenal, qui, je l'ai appris plus tard, n'existe pas.

Sur la rive gauche, nous passons devant l'igarapé da Bola, un igarapé abso-

lument sec; son lit ressemble à un chemin mal entretenu; nous passons deux nouveaux bancs de sable à la plage Panacupa et à la plage Macupichy en face de l'igarapé du même nom, et nous arrivons pour camper à une plage haute, un peu en amont de l'igarapé das Velhas situé sur la rive droite, avec la douce perspective de décharger à nouveau, dès demain matin.

Ce ne sont pas les déchargements, bien que fatigants, qui sont le plus ennuyeux et le plus pénible : c'est surtout l'obligation dans laquelle nous nous trouvons de pousser notre canot, pour le faire avancer au-dessus de ce sable sec et brûlant.

Le système que nous employons à cet effet, est des plus primitifs : sur une longueur d'environ 50 mètres, sont disposés des rondins de 15 à 20 centimètres de diamètre. Le canot est mis poupe en avant, pour ne pas endommager la quille qui ne va que jusqu'à la moitié du canot, il est solidement attaché avec des cordes, les hommes s'y attellent les uns tirent, d'autres poussent et ils crient, ils hurlent, ils transpirent énormément et font ainsi avancer notre pesant canot de quelques centaines de mètres dans une journée.

Voilà un travail qui n'est vraiment pas des plus intelligents, mais que faire? Il n'y a qu'à continuer à aller de l'avant, je me suis entêtée maintenant, et il n'y a pas à reculer, il faut continuer le voyage.

Mes hommes n'en peuvent plus, ils sont exténués; cette marche sur le sable est horriblement pénible surtout avec les charges qu'ils portent sur le dos.

Le transport réitéré des bagages finit par les blesser, ils ont tous le dos endommagé; pour quelques-uns ce ne sont que de simples écorchures, mais pour d'autres ce sont de véritables plaies.

Quant à moi, je suis lasse, énervée de la lenteur de notre marche.

Je souffre de la chaleur qui est intolérable, l'air est suffocant, je suis anéantie.

Et du sable, toujours du sable. Du 12 décembre au 23, pendant onze longues et interminables journées qui nous ont paru des siècles, nous avons vécu sur ce sol aride et brûlant.

Ces plages de sable ont pourtant leur aspect particulier, et on peut même avouer qu'elles sont belles : avec leur sable pailleté de mica qui étincelle sous les rayons du soleil, on dirait des lamelles d'argent sur un vaste champ d'or.

Ces bancs de sable ne sont pas aussi uniformes qu'on pourrait se l'imaginer :

Passage du canot sur la plage.

il y a des plages hautes s'élevant quelquefois à 7 et 8 mètres au-dessus du niveau de l'eau.

Le sable de ces plages hautes est généralement plus blanc et plus fin que celui des plages basses.

Du sommet de ces véritables petites dunes, on aperçoit au-dessous un minuscule vallon.

Sur le flanc de la dune, pour arriver de la cime jusqu'au pied, la couleur du sable va en tons dégradés, elle part du blanc de neige au sommet pour arriver au jaune clair à mi-chemin, se continuer par le jaune d'or et se terminer par le rouge brique tout à fait dans le vallon.

Dans ce dernier court un ruisselet qui laisse sur le sable de splendides reflets bleu ardoise, dessinant de capricieuses arabesques, et aussi loin que la vue puisse s'étendre, c'est la plage avec ses minuscules collines, ses imperceptibles vallées et ses trous d'eau croupissante dont la couleur passe par tous les tons de la gamme allant du vert noir au vert pâle.

Nous franchissons successivement la plage das Velhas, celle du Páo Grande et son igarapé sur la rive gauche, la plage de la Samahuma, la Praia Grande, l'île de Martinico, puis la grande plage de la Madeira, et enfin celle des Onças et nous arrivons à l'Arapary, propriété du fameux Chico Cardozo. Nous avons mis douze grands jours pour faire 34 kilomètres environ.

Le résultat est maigre et si je continue ainsi, je ne sais si j'arriverai en un an à faire le relevé du Curuà.

Sur ce parcours de 34 kilomètres, j'ai rencontré huit paillottes vides, appartenant à des habitants de la « ville de Pacoval ». Ils ne s'installent dans ces mauvaises cabanes que pendant le temps de la récolte de la castanha, et en ce moment ils sont chez eux, au Pacoval, à *la villa*.

Ces cahutes sont généralement très petites et toutes bâties sur des hauteurs de 10 à 15 mètres, sur des « barreiras ».

De la rivière, cela ressemble à des poulaillers en mauvais état, bien plus qu'à des maisons destinées à abriter des humains.

Une échelle permettant d'y grimper complète l'illusion. Cette échelle est faite de rondins, reliés les uns aux autres par des lianes; pour se risquer sur ce perchoir, il faut être apparenté avec la famille des singes.

La maison de Chico Cardozo à l'Arapary ne se distingue en rien des autres habitations de la rivière; elle est entièrement en paille, le sol est en terre battue et elle se compose de trois pièces séparées les unes des autres par de la paille s'élevant à peu près à deux mètres au-dessus du sol.

La pièce du milieu sert de magasin, dans ce magasin, il ne manque que les provisions ou les marchandises, il n'y a pas même des boîtes vides; c'est la misère noire. Chico Cardozo prétend que la crise qui règne au Para l'a complètement ruiné. C'est possible, mais j'en doute.

Je vais rester quelques jours ici pour laisser à mes hommes le temps de se

Maison do Arapary.

reposer, et leur permettre de soigner leurs épaules meurtries. Peut-être, pendant ce temps, aurons-nous la chance de voir monter l'eau de la rivière. Cardozo m'affirme que l'année dernière, durant la première quinzaine de janvier, il y avait déjà de l'eau.

Je paie et renvoie les deux hommes du Pacoval que j'avais emmenés avec moi, Mathias et Manoel Preto.

Ils vont retourner chez eux et Manoel Preto est si heureux de partir qu'il va

cinq ou six fois demander du tafia à João, lequel a la faiblesse de lui en donner. Le tafia lui délie la langue et il se met à faire un tapage assourdissant, et aussi assommant que si nous avions une douzaine de perroquets autour de nous.

Il raconte toutes sortes d'histoires sur les autres et sur lui, donnant une haute idée de la probité de messieurs les Mucambeiros.

Mais vers neuf heures, n'y tenant plus, pour le faire taire, j'emploie le seul moyen radical en l'occurrence; je le fais achever en lui faisant verser une forte et dernière rasade de tafia.

Il balbutie encore quelques paroles et on l'entend marmotter :

« Voyez-vous, camarade, c'est bien malheureux que je ne sache pas lire... si je savais lire... je serais... non seulement le plus grand docteur du Brésil... mais encore... du monde entier.... »

Il est très curieux de constater que chez presque tous les représentants de la race nègre, l'opinion qu'ils ont de leur personne est des plus flatteuses; leur fatuité et leur sottise n'ont d'égale que leur ignorance.

Lundi 24 décembre. — Chico Cardozo après avoir mis sa maison de l'Arapary à ma disposition, me laisse et redescend bien vite au Pacoval, il veut passer la Noël au milieu de ses bons amis les Mucambeiros.

J'envoie quelques-uns de mes matelots chasser; si nous pouvions avoir un peu de viande fraîche pour notre fête de Noël, cela serait un véritable régal, et nous changerait de nos salaisons.

Allah est grand et mes hommes tous de bons chasseurs! Gualdino revient nous apportant un tapir; c'est quatre-vingt kilos de viande pour le moins; Chiquinho rapporte une maraye et une perdrix; Laurence, deux jabotis[1].

Noël. — Mes hommes mangent toute la journée, font de la musique, dansent. Quant à moi, j'ai l'âme triste, pleine d'un vague ennui que je ne puis définir; les fêtes, les chants, les rires m'ont toujours produit cet effet-là.

La chaleur est tellement accablante que tous mes nerfs s'en ressentent; un

1. Jaboti, tortue terrestre.

orage se forme dans les nuages, l'électricité qui remplit l'air secoue mon système nerveux et mes pensées s'assombrissent de plus en plus comme le temps.

Chico Cardozo m'a laissé, sur ma demande, un petit Indien qu'il a chez lui depuis l'année dernière, je veux essayer de prendre quelques mots du dia-

Épluchage du manioc.

lecte de la tribu à laquelle il appartient. Comme, en remontant la rivière, je recontrerai forcément ces Indiens, la connaissance de leur idiome me sera très nécessaire.

Ce petit indigène, serviteur de Chico Cardozo, s'appelle de son nom indien, Conò. On lui a donné le nom de Domingo, il fut enlevé au moment où sa tribu s'en retournait chez elle. C'est du moins ce que me raconte Chico Cardozo.

Voici le résumé de cette histoire de brigands, non, d'Indiens, que m'a contée Chico :

« L'année passée, des gens qui travaillaient tranquillement un peu plus haut dans la rivière, arrivèrent ici jusque dans ma maison, et se mettent à me raconter en tremblant qu'ils fuyaient devant deux pirogues indiennes qui descendaient la rivière; ces Indiens les avaient poursuivis, disaient-ils, pendant toute la journée.

« Comme ma maison était la première qu'ils devaient atteindre dans leur poursuite, je pris mes précautions afin de pouvoir me défendre, s'ils m'attaquaient. Mais ils venaient avec des intentions pacifiques; à ma vue, ils firent des signes d'amitié en me demandant la permission d'accoster.

— Comment font-ils donc, Chico, les Indiens pour faire des signes d'amitié?

— Madame, ils mettent la main sur le cœur.

— Ah! Et comment ont-ils fait pour vous demander d'accoster?

— Ils criaient : « Patron, patron ».

— Parlaient-ils portugais, vos Indiens?

— Non! pas un seul mot.

« Enfin, quand ils sont entrés dans ma maison, ils voulaient tout prendre, dans le magasin tout leur faisait envie; mais je ne voulais rien leur donner avant que le gouverneur du Para m'ait envoyé quelques marchandises pour eux, et j'ai bien fait, car on ne m'a rien expédié du Para.

« J'avais pourtant écrit aussitôt. Et pendant que j'attendais la réponse du Para, je leur ai fait faire ce grand abatis que vous voyez là, et je leur ai fait planter du manioc.

— Et comment les nourrissiez-vous?

— Je ne m'en occupais pas. Ils allaient à la chasse et à la pêche, et ils se contentaient d'un peu de tafia que je leur donnai.

« Puis, comme ils étaient d'une saleté repoussante, je les ai obligés à se faire couper les cheveux à tous, hommes et femmes. Ils étaient couverts de poux, n'ayant aucun soin de leur chevelure; cette année ils reviendront plus

propres, je crois que cela leur aura fait du bien. Je les attends en effet, ils m'ont promis de revenir me voir. »

Ce Cardozo est inénarrable. Des Indiens viennent chez lui pour lui rendre visite, et voilà que ce gentleman mucambeiro est choqué par la coupe de leurs

Fabrication du couac (farine de manioc).

cheveux. Il a dû trouver qu'elle manquait d'esthétique et en lui-même il s'est tenu ce langage :

« Non, ces cheveux n'ont pas une forme artistique, prenons des ciseaux et coupons. »

Je voudrais voir la tête du terrible Chico, si, venant me rendre visite, je lui faisais couper sa moustache dont il est si orgueilleux; il pourrait se rendre compte de ce qu'ont éprouvé les Indiens quand il les a fait tondre.

Cardozo me dit qu'en ce moment il fait des démarches pour être directeur d'Indiens. Je suis loin de le croire propre à remplir ces fonctions, qui doivent être confiées à un homme intelligent, tolérant et bon.

Je ne pense pas qu'il ait les moindres qualités pour être l'agent transformateur qui fera sortir les Indiens de leur état d'infériorité.

Lorsque la tribu d'Indiens s'en retourna chez elle, Conò-Domingo fut enlevé par une bande de travailleurs civilisés qui était allée à la recherche de Murapita. Ayant vu ce petit Indien qui était tout seul en train de flécher sur le bord de la rivière, ils l'emmenèrent. Mais Chico Cardozo fit valoir ses bonnes relations avec les Indiens de la tribu de Conò, il réclama l'enfant et grâce à l'appui de son frère, qui est l'intendant d'Alemquer, on le lui donna.

Conò-Domingo est un garçon de 15 à 16 ans, très travailleur, parlant peu, ne riant jamais. J'essaie de l'apprivoiser, mais j'éprouve à cela une très grande difficulté car, dès que je lui adresse la parole, l'enfant se met à trembler et ne peut me répondre.

Qu'a-t-on pu lui raconter sur moi pour qu'il ait autant de frayeur?

Du 26 au 31 décembre, on chasse tous les jours; les chasseurs sont plus ou moins heureux. A vrai dire, ils le sont plutôt moins, car ils ne rapportent presque rien.

Nous restons donc plusieurs jours sans manger rien de frais.

Puis, nous faisons de la farine, ma provision de couac ne suffirait pas pour terminer mon voyage.

La farine de manioc se prépare de la manière suivante :

On laisse pourrir dans l'eau une certaine quantité de tubercules de manioc. Au bout de trois ou quatre jours, ces tubercules ont fermenté, on les dépouille alors de leur enveloppe brune; puis on y ajoute environ un tiers de tubercules non fermentés que l'on a eu soin de réduire en pulpe au moyen d'une grande râpe.

On mélange intimement le tout, qui forme une pâte un peu épaisse d'où s'échappe une odeur des plus désagréables.

On presse ensuite cette pâte dans des tapitis, pour en exprimer le suc vénéneux.

Les tapitis sont de longs boyaux tressés, faits généralement avec des tiges d'arrouman.

Lorsque la pâte est débarrassée de la plus grande partie de l'eau, on la fait

Manioc dans un tapiti

sécher rapidement sur des plaques de fer ou de cuivre chauffées en dessous, en ayant soin de remuer constamment avec un rateau de bois. Si l'on ne prend pas cette précaution, la farine devient noire et amère.

1er janvier 1901. — Jour de pluie, en même temps de tristesse. Mes hommes dansent toute la nuit.

La vie est remplie de petits ennuis qui, tous réunis, font de grosses peines.

Quelle désolante sensation d'isolement et d'abandon, jamais troublée par la lueur fugitive d'une petite joie; la solitude est mauvaise pour une âme désemparée, car malgré toute mon énergie j'éprouve un besoin instinctif de me rattacher au monde civilisé.

2 *janvier*. — Résultats de la journée d'hier, premier jour de l'année; tous

Four pour sécher le manioc.

mes hommes sont éreintés, ils ont la... chose de bois, et il y a en moins dans la réserve des vivres, deux bouteilles de rhum, et un dame-jeanne de tafia.

Cette journée de grosse joie a un peu déridé mon petit Indien, je dis *petit* quoiqu'il ait déjà de quinze à seize ans.

Il a essayé de danser avec les autres et ne s'est couché que vers le matin.

Je profite des bonnes dispositions dans lesquelles il se trouve, pour le faire parler.

Il ne sait pas le nom de sa tribu. « Chacun a son nom, me dit-il, moi je m'appelle Conò. »

J'ai pris quelques mots de sa langue, travaillant tous les jours un peu pour ne pas l'ennuyer.

Tant que nous avons été seuls, ça marchait comme sur des roulettes, mais dès que Chico Cardozo fut arrivé, impossible de lui faire dire un seul mot.

Le dialecte qu'il me donne est de *l'aparaï*; il n'y a en tout cas que de très légères différences entre ce dialecte et *l'aparaï* rapporté par Henri Coudreau, mais ce sont ces légères différences qui me forcent à transcrire ici ces quelques mots.

ÉLÉMENTS

Ciel	Capou
Nuage	Carimoutou-mané
Temps couvert	Cono-poumè
Vent	Tirliri canè
Grand vent	Anono ouarè
Soleil	Chichi
Midi	Tajada
L'après-midi	Taïto carimacé
Coucher du soleil	Nicomana
La nuit	Coco
Lune	Nouna
Nouvelle lune	Toûouneta sénè
Pleine lune	Zoumo
Étoile	Chiricouato
Été	Yaï manorè
Hiver	Conopo-rè
Pluie	Conopo
Arc-en-ciel	Oco oucouri
Il fait froid	Cochi-quénè
Éclair	Néné-cara
Tonnerre	Cono-mérou
Terre	Nono
Sable	Saouana
Poussière	Nono

Pierre	Topou
Savane	Ona
Forêt	Ito
Eau	Touna
Sel	Saoutou
Lac	Zouè
Marais	Antarica
Ruisseau	Iporire
Rivière	Pana
En amont	Nica-poracouchi
En aval	Couri-nica
Embouchure	Tion-tarè
Saut	Souca-iné
Rapide	Cahè
Ile	Ahmonta
Dégrad	Nacouato
Feu	Ouapoto
Cendres	Arouna
Tisons	Icarénè
Charbon	Kiarané
Flamme	Tororo-caré
Fumée	Arichineta
Écho	Cootano
Bois pour le feu	Apoto pecono

HOMMES. — FAMILLE — VIE SOCIALE.

Homme	Oroutoua
Femme	Noopo
Petit garçon	Loumoncrè
Jeune garçon	Païto
Petite fille	Nooto pisica
Vieux	Tamo-po
Époux	Ogno
Épouse	Opotè
Femme (sans mari)	Amoupè
Veuf	Noopo narignan
Veuve	Oroto ouarignan

Orphelin	Aripou aya
Père	Papa
Mère	Aya
Ami	Ourouï
Village	Tongro-pacé
Sentier	Ocenia
Un noir	Chino cotomé
Un blanc	Carimoutou-Mana
Ennemis	Achine nonogue
Amitié	Touaro poura
Médecin	Itiaro caré
Paiement	Épé ipouré
Fête	Rouïtano
Chants	Érèmiano
Danses	Ouano
Femme de mauvaise vie	Ourichana

PARTIES DU CORPS — MALADIES.

Chair	Poumo
Peau	Piple
Sueur	Inacoutana
Graisse	Ticacérè
Os	Zéepo
Sang	Mounou
Veines	Mitou
Pouls	Cérémano
Tête	Oupouba
Cervelle	Ocouarélè
Cheveux	Oncépo
Cheveux bouclés	Oncè ikirikiri
Front	Pèrè
Tempes	Zêmatapoune
Sourcils	Apichipe
Cils	Apichipe
Œil	Anou
Paupière	Chitano

Nez	Aouna
Oreilles	Pana
Joue	Zèmato
Bouche	Mouita
Lèvres	Mouitapipa
Langue	Nourou
Salive	Otaco
Dents	Zèrè
Gencives	Zépouno
Menton	Zèmata
Barbe	Atipa
Cou	Pouma
Épaules	Monita
Aisselles	Ozata
Bras	Apore
Coude	Aparichi
Poignet	Amécou
Main	Ama
Doigts	Ama chica
Ongles	Amachipouto
Poitrine	Ipourapou
Sein de femme	Manetè
Lait	Oucourou
Côtes	Opoua
Cœur	Arétoutoume
Ventre	Ouipipo
Entrailles	Ouacou
Colique	Yétouno
Urine	Soucou
Colonne vertébrale	Apoué azepo
Reins	Oliété
Fesses	Antèco
Cuisse	Pèté
Genou	Océcoumo
Jambe	Achi
Pied	Poupou
Talon	Tacoumo
Orteils	Panouchica
Plante du pied	Poure ourari
Aveugle	Énouquénè
Crampe	Chinaï

Fièvre	Achirane
Ivresse	Étouna
Maladie	Achirane naco
Rhume	Atarouna
Vomissements	Inaroutano

ALIMENTATION. — HABITATION. — USTENSILES, ETC.

Chasseur	Ouracananca
Gibier	Campo
Pêcheur	Canaouassè
Poisson	Touké
Hameçon	Oca
Ligne	Yarè
Canot	Canaoua
Rame	Opoucouita
Prouères	Ampouira
Abatis	Toupita
Manioc	Oué
Râpe à manioc	Toucoulou
Farine de manioc	Caïama
Couleuvre à manioc	Matapi
Cassave	Oui
Chibé	Arèrè
Tapioca	Imourou
Maison	Tapoui
Poteaux de la case	Mouinépou
Feuilles (qui recouvrent la case)	Épourata ranè
Traverses	Itarè
Banc	Ipoï tapo
Natte	Aïti camourou
Balai	Sapi
Soufflet	Anapomou
Boucau	Mata
Marmite	Aripo
Bouillon	Cana
Platine	Orinato

Tamis	Manarè
Mortier	Aco
Pilon	Antéco,
Calebasse	Cassana
Panier	Routo
Coton	Maourou
Corde	Yarou
Nœud	Iipo-oumarou
Tangue	Ouéyou
Hamac	Atouéta
Ceinture	Arimi-ipoté
Bâton	Mouchi
Casse-tête	Caparou
Arc	Païra
Flèche	Piréou
Bois de la flèche	Taki
Pointe de flèche	Piréou cotolé
Pierre à aiguiser	Saipé
Peigne indien	Oucourignan
Tabac	Tamamataré
Cigares	Tama

MARCHANDISES EUROPÉENNES

Aiguille	Yaoui
Bague	Oumatone
Bouton	Pita
Ciseau	Yapi
Couteau	Maria
Manche du couteau	Ourato
Fusil	Aracaboussa
Munitions	Poumé
Hache	Ouioui
Scie	Klouklou
Miroir	Ocèné
Peigne	Oucourignan
Perles	Cachourou

Poudre	Ouroupara
Sabre	Tapema

QUADRUPÈDES

Mâle	Orotouana
Femelle	Noopo
Poils	Ipoto
Patte	Ipopourou
Queue	Aroukiri
Agouti	Acouri
Caibaï	Capiare
Chat	Pïcha
Chien	Caïcouchi
Cochon marron	Pognoco
Pok	Coulimao
Pakira	Pakira
Souris	Monpeu
Singe rouge	Aratan
Son hurlement	Aïtari
Tapir	Machipouri
Tatou	Maroura
Tigre	Caïcoussou
Biche	Capao

OISEAUX

Aile	Aporire
Bec	Ipatelou
Patte	Ipopourou
Œuf	Imou
Poule	Couratiri
Couvade	Taïmo cakècé
Nid	Imana

Agami	Mamisari
Aigrettes	Mouno èkeu
Ara	Couzari
Canard	Oropono
Cassique	Yacacoua
Charpentier	Étou
Chauve-souris	Lélé
Coq	Couratiri
Hocco	Houco
Maraye	Acanca
Martin-pêcheur	Sourourèma
Onoré	Onoré
Perdrix	Pona
Perroquet	Couri-coura
Ramier	Toucou
Toucan	Cancouè
Urubu	Couroumou
Urubu blanc et noir	Couroumou atonca

POISSONS

Poisson	Cana
Arête	Yépoura
Petits poissons	Cana spérara, patacachi
Aymara	Aymara
Courimata	Aroumachi
Cuirassiers	Poré
Gymnote	Arimina
Pacou	Pacou
Piragne	Ponè
Raie	Chipari
Souroubi	Sourouï

REPTILES — BATRACIENS

Serpent	Ocoye
Sucuriju	Ocoyouneu

Caïman	Yacaré
Crapaud	Couraïmo
Iguane	Zouana
Lézards	Courara
Scorpion	Counepépè
Tortue de terre	Couripoupeu
Tracaja	Pourpoure
Vers de viande	Courara

INSECTES

Abeille	Sidièarama
Miel	Ano
Araignée	Yaracacou
Cancrelat	Aïcaca
Chique	Chikeu
Fourmis	Oïconoto
Fourmis-manioc	Caoïo
Guêpes	Ocomo
Fourmis de feu	Ouaïcoata
Maringouins	Oué oué, massaco
Mouche	Mouro-mouro
Mutuca	Pouti
Papillon	Mopitékérè
Pau	Azama
Pau d'agouti	Mamikè
Tique	Carimatoco
Coupi	Nouco

ARBRES — ARBUSTES — PLANTES

Arbre	Ipoui
Racine	Imiti
Écorce	Epi-ipourou

Branches	Youpoulé
Feuilles	Zarou
Fleur	Écourou
Épines	Cataco
Cacaoyer	Mapacou
Calebassier	Epèré
Genipa	Couroupo
Palmier	Couroua
Pinot	Ouapou
Touca	Toutouka
Bolourou	Parou
Canne à sucre	Aciarou
Cotonnier	Maourou
Liane	Achichinato
Maïs	Achinacé
Patate	Napi
Roucouyer	Onot
Roseau	Matacachy

FRUITS

Ananas	Nana
Banane	Parourou
Haricot	Coumata
Piment	Achi

NUMÉRATION

Un	Toïré
Deux	Assacaro
Trois	Assoucourou
Quatre	Assoucouro pané
Beaucoup	Toukè

ADVERBES — ADJECTIFS

Oui	An
Non	Taloucé-apoura
Bon	Courè
Blanc	Carimoutoumè
Noir	Chinoucoutoumè

VERBES

Acheter	Acipè catsè
Manger	Atoumé
Je mange	Toucoucé mira
Allons manger	Tococè mérou
Allons manger	Cetoutacé
J'ai faim	Étou kènè
Allons, partons	Itachi
Allons, partons	Toco ouroupa
Allons, partons	Icè ora
Je veux manger	Atoumacra
Je veux boire	Touna icè
Va chercher de l'eau	Touna nico toco
Eau pour boire	Touna jacourou
Aller chasser	Ouracanacè
Aller	Toco ouroupo
Grimper	Anoune
Laver	Couricaré
Se lever matin	Atou ichi
Mourir	Narignan
Payer	Épè ipoure
Prendre	Aroco
Travailler	Irone
Trembler	Couachikénè
Voyager	Oconeno
Se promener	Taïtanga

Voilà tout ce que j'ai pu prendre du dialecte de Domingo en y mettant beaucoup de bonne volonté, et de patience.

Celui-ci en effet, ne comprenant pas pourquoi je voulais apprendre sa langue, se refusait à parler et même les cadeaux n'avaient point raison de son entêtement.

Souvent quand je lui demandais un mot, il me répondait : « Mais je vous l'ai déjà dit hier ».

C'était vrai, mais je voulais lui faire répéter plusieurs fois le même mot pour m'assurer que j'avais bien compris et surtout pour me rendre compte si Domingo ne cherchait pas à me tromper.

Le 7 janvier. — Chico Cardozo revient avec son personnel à l'Arapary. Ce personnel se compose de quatre hommes, de son fils Cazuzo et de l'Indien Domingo.

Ils se mettent aussitôt à la recherche de la castanha, déjà tombée.

Les deux premiers jours, chaque homme a pu ramasser une barrique de castanhas, mais dès le troisième jour ils se plaignent de la grande distance qu'il y a du castanhal à la maison et du peu de fruits qu'il y a cette année.

J'ai envoyé João en éclaireur et il me rapporte une bonne nouvelle : le plus difficile est fait : en amont nous aurons des plages moins longues et plus de rivière; à deux jours d'ici (deux jours de marche à pied) l'eau commence à avoir un faible courant.

Je me décide donc à repartir emmenant avec moi une surcharge que je paie 100 $ par mois et fournissant le tabac, le savon, les médicaments, la nourriture et... le logement dans la forêt vierge.

Cette surcharge n'est autre que Cazuzo, le fils de Chico Cardozo. Voulant emmener Domingo qui m'eût été d'un grand secours au milieu des Indiens de sa tribu, je suis obligée de subir et d'emmener de force Cazuzo, car je ne sais quelles histoires on aura racontées à ce pauvre Domingo, le fait est qu'il a fallu renoncer à l'emmener seul; il aurait fui.

12 janvier. — Départ, à la grande joie de tous, l'oisiveté pesait à mes hommes aussi bien qu'à moi.

Dès le départ, nous sommes obligés de décharger pour traverser la plage de l'Arapary et presque aussitôt après, en amont de Tracuà, c'est un nouveau transbordement et encore un autre, celui de la plage des Cinco Anzols où nous déjeunons.

Ici, un incident comique. Pour faire traverser cette plage à notre petit canot mes hommes ont l'idée de le soulever, et de le placer sur leurs épaules, en se mettant quatre d'un côté, quatre de l'autre, et cela les met dans une telle joie

Un castanheiro.

qu'ils se mettent à éclater de rire, à tel point que le pauvre canot perd l'équilibre, voilà sa proue qui s'abaisse et il tombe piteusement à terre.

Ils le soulèvent de nouveau, nouveaux rires, et voilà de nouveau le canot par terre, ce manège dure un quart d'heure. Il est vraiment curieux de voir ces huit grands garçons de dix-neuf à quarante-cinq ans s'amuser de cet exercice qui n'a rien d'intelligent, et est fatigant. Le fait est qu'il les rend joyeux pour toute la soirée.

Nous employons trois heures et demie à passer les canots et les bagages au-dessus de la plage de Pedras de Amolar.

Vers quatre heures, nous sommes à la plage de Puraké; tout à coup nous

entendons, de la rive gauche, des grognements bien spéciaux, et qui ont toujours le pouvoir d'électriser mes hommes.

Un cri sort de toutes les poitrines : « *Os porcos,* les porcs ».

En quelques secondes, chacun a son rifle et tous disparaissent dans l'épaisseur de la forêt vierge. Je reste seule au milieu de la rivière, et il faut que je fasse appel à toute ma raison pour ne pas abandonner mon canot, et courir après les porcs comme les autres.

J'attends plus d'une heure. Au bout de ce temps, j'aperçois mes matelots qui apparaissent les uns après les autres, les mains vides. Ils ont tous vu la trace laissée par les porcs, ils ont entendu leurs grognements, mais n'ont pas pu suivre ces quadrupèdes au milieu du marais où ils se sont engagés.

Deux hommes manquent à l'appel. Ce sont João et Martinho. Nous sommes très inquiets, car il est déjà six heures et ils ne sont pas rentrés. Dans la forêt il fait presque nuit et ils se sont certainement égarés. Je fais tirer des coups de fusil pour leur donner la direction. Enfin à six heures et demie, ils arrivent, très fatigués, et ils avouent qu'ils avaient commencé à perdre la tête, ils entendaient bien nos coups de fusil, mais il leur était impossible de prendre la direction.

João a tué un hocco, sans le vouloir, dit-il; il a tiré par habitude, car il n'avait guère l'envie de chasser, se croyant perdu dans un bois qu'il ne connaissait pas.

Nous campons à la plage du Purakè. Notre case de campagne est armée au plus vite; à peine sommes-nous installés qu'un orage qui était formé, arrive sur nous avec une vitesse inouïe, nous ne l'attendions pas si tôt. Adieu le dîner, impossible de faire du feu, chacun se met dans son hamac ou se couche sur le sable chaud en attendant que la pluie cesse.

Malheureusement, celle-ci menace de tomber toute la nuit, le vent souffle avec violence et notre abri ne nous protège que très sommairement.

Ma moustiquaire, mon hamac sont presque entièrement mouillés; j'ai froid et je m'endors sans être parvenue à me réchauffer.

Je suis éveillée en sursaut par le fracas du tonnerre. La foudre est tombée

dans le bois, tout près de notre campement. Notre case est fortement agitée par le vent; des claquements violents de la toile passent au-dessus de nos têtes, on dirait le bruit du fouettement des voiles d'un navire par un gros temps; l'obscurité, le tapage infernal de l'orage, créent en moi une sombre

Un castanhal.

mais chimérique frayeur, qu'augmente encore ma pensée alourdie par le sommeil.

Un des ennuis du voyage, et qui n'est pas des moindres, est celui qui consiste à dormir toute une nuit dans un hamac mouillé.

C'est surtout le lendemain qu'on est mal à son aise. On se lève tout courbaturé, avec les membres raides et de vagues douleurs rhumatismales dans les

articulations. L'humeur s'en ressent forcément, et c'est l'âme navrée que l'on continue son voyage.

A la plage de Caètano, nouveau déchargement. Chico est le premier qui va déposer sa charge en amont, il revient en courant, criant, gesticulant et nous entendons des cris étouffés.

« Madame, madame.

— Mais qu'y a-t-il, parle?

Domingo (Conó).

— Madame, l'eau monte. »

J'ai ressenti une minute d'angoisse terrible en le voyant si bouleversé. J'ai cru tout de suite à un malheur.

Nous nous dirigeons en amont pour nous assurer si vraiment nous avons la chance que l'eau monte, nous voyons du sable flotter, impossible de s'y tromper, c'est la crue qui commence.

De la plage du Caètano, j'entends — N.-N.-E. — le bruit sourd d'une cachoeira; c'est, me dit Cazuzo, la Bemfica qui se fâche.

Notre joie n'a pas de bornes, personne ne songe à la mauvaise nuit que nous venons de passer. Nous ne sommes pas tout à fait en rivière libre, nous rencontrons encore, par-ci par-là, quelques bancs de sable, mais en louvoyant habilement, nous parvenons à avancer sans être obligés de décharger le canots

L'eau de la crue est sale, de couleur terreuse, et entraîne avec elle du sable, des feuilles mortes, des branches et tous les détritus qui s'étaient accumulés sur les rives pendant la saison sèche.

Avec tous ces débris, toutes ces ordures, descendent aussi la dysenterie, les

Domingo (Conó).

fièvres, chaque coup de rame nous fait courir au-devant de la maladie.

Nous arrivons à l'igarapé de Jawary, sur la rive droite.

C'est cet affluent qui, seul, est la cause de la crue; ses eaux sont énormes, et son débit considérable; une petite cachoeira, en amont de son embouchure, fait un bruit formidable.

En amont de l'igarapé de Jawary, l'eau redevient propre et tranquille. Il est probable que le centre de l'orage s'est abattu sur la région arrosée par cet affluent.

Nous continuons donc à remonter le Curuà, dont les rives hautes, recouvertes d'une végétation extravagante, se reflètent dans l'immobilité limpide de la rivière; nous apercevons un sentier de tapir entre des bambous et des bananiers sauvages, il est tellement profond qu'il ressemble à un fossé.

Mais voici que l'aspect de la rivière change; déjà la végétation et l'eau ont un éclat métallique peu rassurant et voici les rochers qui commencent à apparaître. Nous sommes aux *cachoeiras*.

CHAPITRE III

Cachoeira de Cajuty. — Ilha de la Cachoeirinha. — Le Gurgulho. — Cachoeira da Lontra. — Cachoeira da Bemfica. — Un chemin. — Le canot va par terre. — Le palan. — Cachoeira da Maë Izabel. — Gurgulho de l'ilha dos Paneiros. — La forêt de la rive. — Cachoeira do Japy. — Les chauves-souris. — Cachoeira do José Victorino. — Pot-holes. — Fatigue. — Cachoeira do Mundurucù. — Odeur des noirs. — La Brigadeira. — Canot et bagages par terre. — Orage. — Grosse pluie. — Un fils de tapir. — Joie de manger. — Estevão malade. — Les bambous. — Le confluent du Curuà et du Cuminà du Curuà. — Confusion possible. — Barqueiros fourbus. — Peu de chemin. — Des pierres, toujours des pierres. — Les moustiques et le pétrole. — Cachoeiras da Bocca, do Cajueiro, das 3 Boccas, do Berimbaù. — Chico et Gualdino ont la fièvre. — Pieds crevassés. — Promenade à travers bois. — Chemin des Indiens. — Renseignements donnés par Domingo. — Six avec les fièvres paludéennes. — La fièvre c'est l'ennemi. — Retour au confluent. — Réparation de Bemtevi. — Le Cuminà du Curuá. — Pluie. — Campina. — Espérance déçue.

Não tem inferno por os cachoeiristes.
Il n'y a pas d'enfer pour les cachoeiristes.

La *cachoeira du Cajuty* où nous arrivons, n'est pas, à proprement parler, une cachoeira, mais puisque les indigènes l'ont baptisée ainsi, je lui conserve son nom. Quand les eaux sont très basses, cette appellation lui convient, mais dès que la crue commence, il n'y a plus trace de remous et les rochers ont disparu.

Pour le moment, et avec les eaux basses, nous rencontrons trois rapides.

Nous sommes obligés de décharger pour passer les deux premiers. Au rapide d'aval, l'eau coule avec une certaine force au-dessus d'une lage[1]

1. Lage — dallage.

très glissante, le canal a une profondeur moyenne de 10 centimètres.

Sur la rive gauche, et dans le lit de la rivière, j'aperçois des couches feuilletées nettement horizontales, d'un beau noir de jais, ce sont des schistes argileux, avec un peu de quartz.

Au second rapide, le lit de la rivière est complètement différent; ce sont des cailloux roulés, des galets en très grande quantité, qui roulent sous les pieds avec une extraordinaire facilité et nous occasionnent de nombreuses chutes.

Le troisième rapide est passé à la corde, sans avoir besoin d'alléger le canot; il y a suffisamment de fond.

Aussitôt, en amont, rive gauche, une muraille cyclopéenne; c'est un seul bloc de pierre d'une hauteur d'environ 8 mètres s'étendant sur une longueur de près de un kilomètre.

En aval de l'igarapé do Inferno deux très forts rapides avec un canal assez profond sur la rive gauche.

Sur la rive droite la rivière est à sec; l'eau se trouve remplacée par un champ de galets au milieu duquel poussent quelques graminées.

Nous naviguons à la perche, la rivière sans être très profonde a suffisamment d'eau. La navigation à la perche est beaucoup plus avantageuse car elle est plus rapide et les hommes se fatiguent beaucoup moins.

Une grande île, qui se trouve en ce moment transformée en presqu'île, le bras droit de la rivière étant à sec, nous fait paraître la rivière plus étroite.

Ce bras droit est encombré de grosses pierres, au milieu desquelles ont poussé quelques maigres goyaviers sauvages.

L'œil est agréablement surpris et charmé tout à la fois par cette splendide avenue bordée de chaque côté par la forêt vierge.

Cette nouveauté, dans un pays où l'on ne rencontre jamais un sentier, n'est pas faite pour déplaire.

Avec les grandes eaux de l'hiver ce chemin ne devient pas autre chose qu'un bras de rivière.

Canots conduits à la perche

En ce moment toutes les eaux passent par le canal rive gauche et c'est par là que nous avançons.

Il est peu profond en aval et devient presque sec en amont; l'eau y court avec un joli bruit et glisse sur un splendide fond de petits cailloux multicolores.

Les rayons du soleil en traversant l'eau la rendent d'une transparence lumineuse et l'on aperçoit une véritable mosaïque aux mille couleurs étincelantes sous ce rayonnement.

C'est un spectacle merveilleux, les cailloux sont les uns d'un violet très foncé, d'autres d'un beau bleu, puis toute la gamme des rouges, depuis le rouge foncé jusqu'au rose idéalement pâle, des jaunes d'or et des blancs couleur de neige, et sur cet ensemble une éclatante lumière venant des rayons d'or du soleil, tout cela met de la joie au cœur et change en gaieté la plus grande tristesse.

Le canot, complètement vide, passe, mais difficilement; il y a à peine dix centimètres de hauteur d'eau dans les endroits les plus profonds.

Nous arrivons à *Cachoeirinha,* un rapide que nous passons à la corde, sans avoir besoin d'alléger le canot, et un traversão.

Ce traversão est formé par une grande dalle allant d'un bord à l'autre de la rivière. Cette dalle inclinée à 35° nous oblige de nouveau à vider entièrement notre canot. Et voilà, encore une fois, mes pauvres matelots avec la charge sur le dos, passant tantôt dans l'eau, tantôt sur ce dallage brûlant qui leur occasionne de profondes blessures à la plante des pieds.

Je les plains sincèrement et il m'est impossible pourtant de les soulager; il faut bien que le voyage se fasse.

Je ne saurai jamais dire quelle impression insurmontable de peine j'éprouve en face d'un travail auquel je ne prends pas part.

En amont de Cachoeirinha, d'énormes blocs de pierre dans le lit de la rivière nous obligent à louvoyer d'une rive à l'autre pendant près d'une heure; nous trouvons un étroit passage, tous les hommes se mettent à l'eau et soulèvent le canot avec leurs épaules; enfin nous passons.

Nous campons au pied de la cachoeira da Lontra bien avant l'heure habituelle, mais mes hommes sont bien trop fourbus pour passer cette cachoeira aujourd'hui.

Rive droite, une très haute muraille tombant à pic sur la rivière. A certains endroits ce mur abrupt a été creusé par les eaux, si bien que la partie supérieure surplombe.

En passant devant ces cavités et regardant le sommet tout là-haut, on se sent pris d'un frisson de froid, frisson qui provient de la température; la présence de ce mur tempère la rigueur du soleil.

Cachoeira da Lontra. — Tout d'abord un très fort dénivellement, l'eau passe dans un étroit canal entre deux dallages, deux chaussées géantes. Au milieu du canal de grosses pierres où l'eau, dans sa course folle vient se heurter, se brisant en d'éclatantes gerbes semblables à des fleurs éphèmères sans cesse reformées; naturellement, nos bagages sont de nouveau passés à dos d'homme et le canot est hissé par-dessus les roches.

Un peu en amont, un rapide passé à la perche et nous voilà enfin à la cachoeira Bemfica, celle que l'indispensable Alexandre me prétend incapable de franchir parce que je n'ai pas à mon service des Mucambeiros, pour enseigner à mes matelots comment on passe une cachoeira.

Cachoeira Bemfica. — Nous n'apercevons la Bemfica qu'au moment où nous en sommes très près, car un cap s'avançant sur la rive gauche et une plage sur la rive droite, paraissaient fermer la rivière.

La cachoeira est d'un aspect magnifique : un banc de rochers taillés en demi-cercle traverse la rivière d'un bord à l'autre. Les entablements des rochers surplombent au-dessus des cavités inférieures qui se trouvent cachées par l'eau de la chute, le sol de ces cavités est jonché de cailloux et de galets multicolores.

En amont de la cachoeira, l'eau est d'une tranquillité parfaite, pure et cristalline, elle court un peu plus vite en approchant de la chute, elle accélère son mouvement, puis sans se briser, formant une courbe gracieuse, tombe en cataracte d'une hauteur de 5 mètres environ.

On ne peut se rendre compte de la vitesse du courant qu'au moment où une masse d'écume perlant à la surface de l'eau vert foncé, est entraînée avec elle dans la chute.

Un rocher à angle aigu se trouve au pied de la cascade, de temps en temps un jet de gouttelettes jaillit comme une fusée hors de la chute, le vent réduit immédiatement cette gerbe en une poussière lumineuse; sous une poussée plus forte de l'eau (toutes les 52 secondes), le rocher central de la cascade se trouve subitement couvert par l'eau, puis redevient sec.

Ce n'est pas par une description, pour aussi exacte qu'elle soit, ni par une photographie, pour aussi excellente qu'elle fût, que l'on peut se faire une idée nette d'une cachoeira; ce ne sera jamais qu'un pâle reflet de la réalité; il faut absolument voir et entendre la cachoeira pour donner de la vie à l'idée.

Les descriptions et les photographies ne sont rien auprès de la réalité.

Cette Bemfica qui ferait les délices d'un artiste et d'un peintre est des plus gênantes pour notre route. Il faut renoncer à passer notre canot par la rivière, c'est une impossibilité, nous passerons par terre.

Après avoir examiné les deux rives, João, mon pilote, fait ouvrir un chemin rive droite; ce chemin va depuis la plage qui est en aval de la cachoeira jusqu'à la fin du dallage d'amont.

La ligne droite est inconnue dans notre route; il a mieux valu éviter d'abattre de gros arbres, ce qui nous aurait pris beaucoup de temps. La largeur du chemin est de 2 m. 25. Le chemin ouvert, João fait placer de gros rondins à 1 mètre de distance les uns des autres; c'est au-dessus de ces bois que le canot glissera.

Tous les préparatifs sont terminés, le canot est solidement attaché, les cordes sont passées dans le palan; on hisse le canot avec assez de facilité. Cela va d'autant mieux que mes gens travaillent avec ardeur, émerveillés qu'ils sont du peu de force qu'ils ont à fournir pour mettre un canot si lourd au haut de la cachoeira.

C'est là première fois qu'ils se servent du palan; cela leur est si agréable

qu'ils s'amusent à se placer trois ou quatre au crochet et les voilà qui se font traîner par les autres jusqu'à l'extrémité de la plage.

A 500 mètres de la cachoeira Bemfica, voici un autre banc de roches de 75 centimètres de hauteur, c'est la cachoeira de Maë Izabel. Ce banc est complètement différent des roches noires et massives de la Bemfica. Sa couleur

Cachoeira Bemfica.

va du rouge au jaune clair, il est déchiqueté, avec d'énormes trous remplis de galets, puis c'est une suite de cannelures, de strise profondes, des rigoles, des solutions de continuité larges de 0 m. 10 à 0 m. 50, par où s'échappe l'eau comme par la vanne d'une écluse.

Nouveau transbordement. Mes hommes sont navrés, non pas de porter la charge sur leur dos, mais de ne pas pouvoir se servir du palan.

Nous sommes en effet au milieu de la rivière, et il n'y a rien pour fixer ce fameux palan, pas même une pointe de roche; aussi ils ne manquent pas d'avouer que le passage de la Maë Izabel est beaucoup plus difficultueux que celui de la Bemfica.

Nous marchons à la perche dans la rivière devenue libre et triste, car l'eau paraît y dormir.

Une petite île, l'ilha dos Paneiros, dont le canal est rive droite. A la pointe d'amont de l'île un barrage de galets nous oblige à décharger, le transport des bagages se fait du côté de la rive droite en terre ferme.

Le terrain des bords de la rivière est humide, bas, marécageux, nous sommes dans l'inhospitalière forêt vierge, il faut se baisser, presque ramper pour pouvoir avancer dans cette périlleuse broussaille.

Nous n'avons pas à craindre le caïman, qui dort généralement sur la berge, il n'est pas dangereux à terre, étant donnée la lenteur de ses mouvements; avant qu'il ait tourné vers vous son monstrueux corps roux, recouvert de vase puante et putride, nous avons le temps de fuir ou de prendre nos précautions, même au besoin de l'attaquer.

Mais le serpent! le « corail » ou la jararaca qui est de la grosseur d'un crayon, qui est caché, absolument invisible sous les feuilles. Il y a tout à craindre pour celui qui a le malheur de mettre le pied dessus; la bête venimeuse ne manquera pas de lui inoculer son redoutable poison.

Puis c'est le jaguar, qui meurt généralement de faim et qui est toujours à la poursuite d'une nouvelle proie, il est là, tapi derrière les lianes, ou sur un arbre. S'il voit un animal quelconque, raisonnable ou non, bipède ou quadrupède, il s'élance dessus et n'épargne personne, car il trouve difficilement sa nourriture.

Nous ne rencontrons heureusement sur notre route, ni jacaré, ni serpent, ni jaguar. La peur était inutile.

Me voilà de nouveau dans mon canot; la rivière devenue calme et tranquille, me paraît désespérante de monotonie; heureusement nous voici à la cachoeira do Japy.

Ce n'est pas une forte cachoeira que celle do Japy, et pourtant il nous a fallu plus d'une grande journée pour la franchir.

Ce sont d'abord trois traversões secs; dans le premier se trouvent de grosses pierres, des conglomérats d'un beau noir de jais, sur lesquelles brillent des granules de quartz et de mica. Il existe bien un petit canal dans lequel pourrait s'aventurer une montaria, mais notre grand canot aura bien de la peine à franchir cet étroit passage.

Les deux autres traversões sont formés de grandes pierres plates en plan incliné.

Avant la nuit nous arrivons à franchir ces trois traversões.

Cette nuit nous avons eu des visiteurs fort désagréables : des chauves-souris ont sucé mes deux chiens à l'oreille, aux pattes et sur le dos; ils ont perdu beaucoup de sang; ce matin j'ai retrouvé ma moustiquaire toute sale, j'ai dû la faire laver immédiatement.

Les cheiroptères sont-ils plus utiles que nuisibles?

En Europe, je répondrais par l'affirmative, ces animaux sont d'une très grande utilité par la destruction qu'ils font des petits insectes et papillons de nuit.

Ici, ils sont franchement nuisibles, car s'ils dévorent un très grand nombre de moustiques, ce sont des vampires, et ils prennent tellement de sang aux hommes et aux animaux que ceux-ci arrivent à être affaiblis pendant deux ou trois jours.

La morsure de ces animaux est très petite; ils font un petit trou de trois ou quatre millimètres par lequel ils aspirent le sang de leur victime; puis pendant qu'ils se gorgent ainsi, ils battent doucement des ailes, produisent sur le malheureux patient endormi une agréable sensation de fraîcheur, qui l'empêche de s'éveiller. Ce n'est que le lendemain que la victime s'aperçoit du méfait.

Nous franchissons encore cinq rapides appartenant également à la cachoeira do Japy; la rivière est sèche, avec de grosses pierres, et nous sommes obligés de décharger le canot à chacun des cinq rapides.

Dans l'intervalle des rapides, le lit de la rivière est tellement sec et mes matelots ont tellement de peine à passer le canot qu'ils sont découragés.

« Ce n'est pas une rivière, madame, et nous avancerions bien plus vite si nous marchions à pied; nous nous fatiguerions aussi beaucoup moins. Il n'y a pas d'eau, il vaut mieux nous en retourner. »

Je ne les écoute naturellement pas, et je continue le voyage.

Cachoeira do José Victorino. — Deux étroits canaux au milieu d'un amas de roches. Le canal qui se trouve du côté de la rive droite a un peu plus d'eau. Son dénivellement est d'environ 5 mètres sur 300 mètres de longueur.

Cette cachoeira est bien fatigante à passer, mais si jolie à voir!

Sur la rive gauche, c'est un énorme dallage artistement déchiqueté, d'énormes cavités dont le fond, recouvert de galets, est plus large que l'ouverture. Les parois en sont lisses, comme si elles avaient été polies par la main de l'homme; ces cavités communiquent quelquefois ensemble par un boyau n'ayant également aucune aspérité.

Cette cachoeira ne connaît pas les angles, elle est « art nouveau »; tout y est arrondi et gracieusement arrangé en grandes lignes courbes.

Et tout le dallage est ainsi semé de *pot-holes*.

A côté de l'ouverture de quelques-unes de ces marmites de géants, gisent d'énormes blocs en même granit, et avec les mêmes contours, les mêmes cassures s'adaptant exactement dans la cavité; on dirait que ces morceaux ont été enlevés à l'emporte-pièce.

Puis tout à fait au bord du canal, ce sont de beaux morceaux de granit couleur de jais, de cinq à six mètres de hauteur en forme de volutes, surplombant comme des chapiteaux de colonnes; on dirait de monstrueuses fleurs supportées par de fins pédoncules et toujours, dans le fond, des galets qui, pendant les grosses eaux de l'hiver, doivent avoir un mouvement circulaire et creuser la roche encore plus profondément.

Nous séjournons dans cette *cachoeira* les 17, 18 et 19 janvier; ce n'est pourtant pas une traversée périlleuse, mais elle est difficultueuse et énervante à cause des transbordements successifs, sur des pierres brûlantes,

obligés souvent de faire de grands détours, des pot-holes barrant le chemin.

On décharge d'un côté de la rivière, puis le canot va chercher son chemin du côté de l'autre rive par un canal sinueux où les hommes sont souvent obligés de le soulever pour qu'il puisse passer au-dessus d'énormes pierres.

De plus, mes matelots font entendre des plaintes, leurs dos sont endoloris, leurs pieds sont brûlés par les pierres, ou coupés par les angles des rochers; beaucoup sont tombés; leur lassitude est très grande, et tous sont affreusement courbaturés.

Dans ces conditions, le séjour se prolonge, ne pouvant les forcer à un travail continu; malgré tout, ils sont bien raisonnables et font tout ce qu'ils peuvent.

Cachoeira do Mundurucù. Ce nom de Mundurucù ne laisse pas que de m'étonner. Les Mundurucùs sont une tribu indienne qui habite le sud de l'Amazone, dans le Tapajoz, bien au-dessus des cachoeiras; je demande à Cazuzo s'il sait pourquoi on lui a donné ce nom.

Il n'a pas été élevé avec les Mucambeiros pour rien, et il me répond sans se faire attendre, que très certainement il le sait; il sait tout ce qui s'est passé dans le Curuà.

Il paraîtrait qu'un Indien mundurucù voulant visiter les Indiens du haut du Curuà, est arrivé jusqu'à cette cachoeira, puis trouvant que les Indiens étaient trop loin, il s'en est retourné chez lui. — Il est bien extraordinaire qu'un Indien mundurucù soit venu jusqu'ici, car il lui a fallu non seulement descendre le Tapajoz, mais encore traverser toutes les îles qui sont entre Santarem et Alemquer et sa pirogue n'aurait certainement pu résister aux flots de l'Amazone!

La cachoeira Mundurucù a 5 travessões qui n'en font qu'un seul car ils sont reliés les uns aux autres par de forts rapides, il n'y a donc qu'un seul déchargement, et nos bagages sont immédiatement transportés en amont. Il nous faut une journée entière pour passer cette cachoeira.

En amont, deux bancs de pierre à fleur d'eau traversent la rivière d'une rive à l'autre; nouveau déchargement.

Après ces deux bancs, la rivière devient libre et profonde, nos perches

longues de 5 à 6 mètres ne touchent pas le fond, et nous naviguons à la rame jusqu'à la cachoeira Brigadeira. Et ce serait d'un charme infini, si l'on pouvait librement se promener sous l'ardente caresse du soleil, respirer le parfum troublant des orchidées qui commencent à s'ouvrir, écouter le doux bruissement du feuillage, et rêver à l'infinie poésie qui se dégage de ces paysages grandioses, au milieu de cette nature puissante où l'homme paraît si petit.... Mais je suis forcément rappelée à la réalité car mes pauvres nègres sont ruisselants de sueur sous ce chaud soleil, et l'odeur de leur transpiration arrive jusqu'à moi, et change toute ma douce rêverie en un violent mal de tête.

Cachoeira Brigadeira. Il y a des cachoeiras dont la physionomie particulière, bien distincte des autres, se grave dans l'œil, et vous met dans l'impossibilité de les confondre avec d'autres, ou même de les oublier.

La Brigadeira est une de celles-là. C'est vraiment une cachoeira, où il n'y a pas à s'y tromper. En l'examinant on comprend que l'on pourra parfaitement la franchir, mais certainement pas en canot; il n'y a pas à chercher le moindre petit canal, il n'en existe pas.

Qu'on se représente un champ de rochers énormes, couleur de jais, avec des taches rouge brique, et des entablements gigantesques.

L'aspect de ces roches est particulièrement intéressant. Elles sont comme recouvertes d'une couche d'émail; au milieu une rigole, une faille très profonde, avec des angles rentrants et des angles sortants; cette faille est d'une largeur variant de 25 centimètres à 5 mètres et d'une profondeur de 15 à 18 mètres. C'est dans ce sillon que passe toute l'eau de la rivière.

Ce sont d'abord deux rapides passés à la corde, puis, en amont, un banc d'une hauteur de 2 m. 50 environ laissant échapper sept cascades.

Oh! les ravissantes petites chutes.

Nous ne sommes plus en présence de la violence, du sourd grondement ni de la majesté et de la puissance de la Bemfica, mais la joyeuse musique de ces petits rapides me charme davantage; j'aime à les écouter chanter.

Avides de jouir de leur liberté conquise, ils choisissent le chemin le plus long, les endroits les plus escarpés pour avoir le plaisir de bondir; ils

gaspillent vaillamment leur énergie; puis, tout à coup, comme s'ils se rappelaient le chemin qui leur reste à parcourir, ils se précipitent soudain, paraissant n'avoir pas le temps d'arriver jusqu'au bas de la chute.

Et ils s'amusent, ce sont de petits sautillements, des jets rapides, de la poussière d'or qui va se perdre dans l'eau calme du pied de la cachoeira.

Mes hommes transbordent les bagages, et commencent les préparatifs pour hisser le canot au-dessus de ces belles roches.

Ces masses énormes et pittoresques, si bien ciselées, ces chaussées silencieuses et solennelles, tranquilles comme les allées d'un cimetière de village, tout cela les laisse froids, la beauté du paysage leur échappe complètement.

João me déclare que c'est « une mauvaise et laide » cachoeira.

« J'aime mieux, me dit-il, lutter contre le courant de la rivière; au moins, dans l'eau le chemin fait reste acquis : à terre, si l'un de ceux qui tirent la corde ne peut pas donner autant de force, ou s'il se repose un peu, les autres ne peuvent plus retenir le canot qui descend de quelques mètres, et le travail est à recommencer. »

Une faille profonde, entre deux énormes rochers avec un fond de sable où ont poussé quelques arbres au maigre feuillage attire mon attention, et c'est dans cet antre que je me décide à rester en attendant que mes hommes puissent passer le canot. Aujourd'hui cette halte est exquise; dans la vallée de cette étroite rivière qui serpente entre d'énormes rochers, des rochers noirs couleur de la nuit et qui surplombent au-dessus de ma tête. Ces rochers se terminent en pointe, finissant là où le ciel commence.

Le brûlant soleil éclaire de sa lumière dorée la rivière et l'inonde de rayons d'une blancheur éclatante et crue formant un douloureux contraste avec le vert métallique de la forêt et la teinte noire des rochers.

Étendue sous les goyaviers sauvages, mes yeux suivent sans y prêter grande attention, les spirales bleues de la fumée de ma cigarette; tout est pour moi dans le vague; comme en un rêve, je fais d'extravagants voyages au pays des Chimères, et j'éprouve une véritable contrariété lorsque mes matelots viennent

m'annoncer que leur travail est terminé et qu'il faut songer à se remettre en route.

Je goûte davantage l'existence et j'en jouis bien plus quand je rêve, cela se conçoit aisément d'ailleurs; dans ma rêverie, les impressions sont vagues, elles ont un charme enchanteur que l'on ne peut préciser, impossible à définir.

En aval de la cachoeira Brigadeira.

Dans la froide réalité, tout n'est que désillusion, tristesses énervantes, désespérante monotonie.

João voulait passer le dernier rapide de la Brigadeira aujourd'hui, mais c'est impossible, l'orage se forme, nous n'aurions certainement pas le temps de recharger le canot avant la pluie.

Le ciel est bas, d'un bleu-noir bien caractéristique; d'immenses nuages sombres commencent à danser une sarabande folle et vont en se précipitant du

levant au couchant. Ils ressemblent à de gigantesques oiseaux, fuyant éperdus à l'approche du chasseur.

La voûte du ciel semble vouloir rejoindre la terre, nous sentons venir le grain et nous nous empressons de suspendre la case de campagne. Il était temps, l'eau tombe maintenant à torrents.

La cachoeira Brigadeira.

C'est une pluie abondante, qui, nous l'espérons tous, sera suivie de beaucoup d'autres, nous avions un beau-fixe qui menaçait de ne plus vouloir finir.

La pluie nous a certainement fait beaucoup de plaisir, mais après un arrêt de quelques heures, vers trois heures du matin, elle recommence de plus belle, le vent souffle avec violence, et renverse notre abri; nous voilà obligés de rester mouillés jusqu'au jour.

Je ne puis m'empêcher de rire, en cet instant fâcheux, à cette pensée d'un philosophe qui n'a probablement jamais passé une nuit sous la pluie de l'équateur :

« *N'est-ce rien, de dormir sous le dais du ciel, où nous avons comme lieu de repos le globe de la terre tout entier, et les gloires du ciel en spectacle.* » (Sénèque.)

Dès que le ciel commence à s'éclaircir et qu'une faible clarté apparaît au firmament, j'estime que l'on peut traverser le pedral[1] sans trop risquer de se casser le cou, et j'envoie chercher des vêtements secs, car je grelotte sous mes habits mouillés.

Nous prenons chacun un grand bol de café, et nous ne sommes pas de trop mauvaise humeur malgré le temps gris, couleur de l'ennui.

Deux coups de fusil tirés tout près de moi, et aussitôt apparaît la figure de João qui est tout joyeux. Il me raconte qu'il vient de tuer un *fils de tapir*. Je vais voir le « fils de tapir »; en effet, c'est un tout jeune animal qui a encore ses rayures blanches sur son pelage, à peine a-t-il un an.

Chico et Gualdino se mettent en devoir de le dépecer, Domingo apporte du bois, Laurence et Cazuzo allument le feu, Martinho réclame à grands cris le foie pour le faire rôtir pour Madame (dans l'espoir d'y goûter aussi, les cuisiniers sont tous les mêmes).

On ne saurait s'imaginer la joie qu'éprouvent des gens qui sont habitués à jeûner la moitié du temps quand la chance leur envoie une belle pièce de gibier.

Chacun s'empresse de couper un morceau et de le faire rôtir, il en mange une partie et garde soigneusement le reste, c'est une réserve pour manger pendant la journée et une partie de la nuit; ce qui reste de viande est salé pour être séché.

Estèvão est triste et il n'a pas mangé, le tapir ne lui a rien dit, cela est mauvais signe et je pense qu'il est malade.

1. Pedral, large dallage de pierres.

Je le questionne et après bien des hésitations, il finit par m'avouer qu'il souffre beaucoup et qu'il ne peut marcher.

Il a un gros ganglion à l'aine droite. Je le soigne tant bien que mal et je le fais passer dans le petit canot où il travaillera moins.

Après le déjeuner, il nous faut rattraper le temps perdu à faire rôtir la viande. Heureusement, la rivière est large et profonde; nous naviguons à la perche, quelques trous nous obligent parfois à aller à la rame.

La rivière atteint par endroits une largeur de 300 mètres.

Elle devient sèche sur une longueur de 150 mètres environ, en face d'un « tabocal ». Les tabocas (bambous) s'enfonçent à une assez grande profondeur dans l'intérieur; ces tabocas ont de 6 à 7 centimètres en moyenne de diamètre elles s'enchevêtrent les unes dans les autres et arrivent à former une barrière infranchissable.

Nous voici arrivés à la bifurcation où la rivière déjà étroite se divise en deux igarapés : rive gauche c'est le *Curuà*; rive droite, le *Cuminà*.

Ce nom de Cuminà donné par les Mucambeiros à cet igarapé sera la cause d'une confusion fréquente.

Immédiatement à l'ouest du *Cuminà du Curuà*, il y a le *Cumina Mury* affluent du *Cumina Grande*, puis enfin ce dernier, affluent du Trombetas.

J'aurais bien voulu changer ce nom de Cumina, mais je sais trop l'inutilité de mon baptême, je continuerai donc à l'appeler *Cumina du Curuà*.

Je continue ma marche dans l'igarapé de la rive gauche, c'est-à-dire dans le Curuà. Dès l'embouchure même, la rivière est très sèche, nous faisons des zigzags au milieu des pierres qui jonchent le lit du cours d'eau. Nous rencontrons une cachoeira, la cachoeira da Bocca, ce sont des roches et encore des roches aussi loin que la vue peut s'étendre, avec quelques rigoles, coulant la plupart du temps sous les pierres.

Mes pauvres barqueiros me regardent d'un air consterné.

« Madame, ce n'est pas une rivière, nous ne passerons jamais cet amas de roches, et dans huit jours nous serons encore ici. »

Cela ne fait rien; je continue mon voyage; j'espère que la pluie tombe dans

les hauts de la rivière, je compte que nous pourrons avoir la crue d'ici deux ou trois jours, car l'été s'est déjà trop prolongé; c'est officiellement le moment des pluies.

Le transport des bagages se fait lentement, très lentement; mes pauvres

Cachoeira da Bocca du Curuá.

nègres ont tous des figures fatiguées, des gestes las, ils ne peuvent porter que de très petites charges et encore, ils sont obligés de se reposer au milieu du chemin, ils reviennent en traînant les pieds avec effort. L'un me demande la permission de s'asseoir pour se reposer, le temps de fumer une cigarette.

Je fais mieux, je lui donne du tabac, et il s'étend à mes pieds, par terre, avec une satisfaction évidente.

Les autres suivent son exemple, et les voilà tous à terre fumant des cigarettes qu'ils font durer le plus longtemps possible.

Ils me font de la peine, mais il faut pourtant que je fasse mon voyage.

Je veux aller visiter les Indiens qui sont dans la région haute de la rivière.

Domingo m'affirme que nous avons fait plus de la moitié du chemin; avec

Cachoeira des Indiens.

un peu de courage, nous atteindrons le but, et j'attendrai la crue pour redescendre.

Je laisse le petit canot au pied de la cachoeira da Bocca. Son calfatage a complètement disparu, il fait beaucoup d'eau et cela nous retarde dans notre marche.

Je laisse également dans une cabane recouverte de feuilles de palmiers, que

je viens de faire construire, quelques bagages qui ne sont pas absolument indispensables : un cable de chanvre, quatre grands bidons de pétrole, un demi-sac de café, une caisse de boiled-beef, et divers ustensiles de cuisine.

Des pierres et toujours des pierres. Sur les rives, une végétation rabougrie, de l'eau stagnante, des cloaques qui empuantent l'air et une quantité innombrable de moustiques. Ce n'est pas dix ou vingt, c'est par milliers. Nous en sommes littéralement envahis, enveloppés de toutes parts, on ne peut pas ouvrir la bouche sans en absorber immédiatement une quantité énorme, toute la journée l'air résonne des claques que chacun s'administre pour tuer ces insectes insupportables.

Nous avons beau en exterminer des centaines, il n'y paraît pas. C'est une véritable plaie d'Égypte, c'est à devenir fou, ils sont toujours aussi nombreux.

Je me suis badigeonnée les jambes, les mains, le cou et la figure avec du pétrole, mais le remède est pis que le mal, cette odeur m'occasionne un violent mal de tête accompagné des nausées, un violent savonnage me délivre du remède, j'aime mieux reprendre le mal.

A six heures du soir nous nous enfermons derrière nos moustiquaires, et là seulement finit notre supplice.

Nous traversons successivement les cachoeiras do Cajueiro, das Tres Boccas, do Berimbaú.

Du 24 janvier au 31, pendant huit jours, nous avons à peine franchi douze kilomètres, je trouve ce résultat magnifique, car on décharge continuellement le canot, nous n'avons pas 100 mètres de rivière libre.

31 *Janvier*. — Je suis obligée de m'arrêter; depuis hier Chico et Gualdino ont les fièvres.

De plus, mes hommes ont les pieds dans un état affreux et je me vois obligée de les leur laisser « sécher ».

A presque tous les voyages la même chose arrive, mes hommes sont dans l'eau plus de la moitié du temps; quand ils déchargent le canot, ils aiment mieux marcher dans l'eau que sur le sable ou les pierres brûlantes, ils côtoient

donc la rive, mais la température de l'eau des rives est si élevée que leurs pieds se gercent, se crevassent d'entailles profondes, d'où s'échappe du sang quand ils marchent. Le seul remède à employer, il n'y en pas d'autre, c'est de laisser *sécher les pieds*.

Pendant cette halte, je vais avec João et Martinho examiner la rivière en amont.

J'ai bien fait, la rivière est de plus en plus à sec, ce ne sont que des pierres, de grosses roches, avec un peu d'eau filtrant au travers.

A la cachoeira dos Indios l'eau passe toute dans un seul canal de 1 m. 80 de largeur et faisant un saut d'environ 0 m. 75.

Sur la rive droite de cette cachoeira, nous trouvons un chemin ouvert tout récemment par les Indiens. Ce chemin est très bien fait, il est d'une largeur moyenne de 2 mètres 50 et d'une longueur de 2 kilomètres. En amont, nous apercevons dans le lit de la rivière, des pierres, des roches multicolores, il n'y manque qu'un peu d'eau.

En revenant au campement, je demande à Domingo s'il se souvient d'avoir vu ses parents, les Indiens, ouvrir ce chemin.

Il me répond que ce n'est pas seulement un chemin qu'ils ont ouvert, mais quatre ou cinq, qu'il y a des cachoeiras que l'on ne peut pas passer, parce que c'est le « tonnerre » et il y en a d'autres qui sont plus hautes que l'église du Pacoval.

J'apprends également que les Indiens ne demeurent pas sur cette rivière.

Au pied d'une grande cachoeira, débouche, rive gauche, un igarapé; on le remonte jusqu'à un dégrad qui se trouve sur la rive droite de l'igarapé; de ce « dégrad » part un sentier dans lequel on est obligé de marcher toute une journée pour arriver chez les Indiens, en traversant un grand nombre d'igarapés.

Leurs cases sont grandes, il y a chez eux beaucoup de manioc, et beaucoup de pacous et d'aymaras dans la rivière qui passe devant chez eux.

Cette rivière dont ils habitent les rives est aussi grande qu'est le Curuà devant l'habitation de Chico Cardozo, et il y a toujours de l'eau.

Plus j'entends parler de ces Indiens, et plus j'ai idée de les voir.

Mais comment? A pied, c'est une folie, nous n'arriverons jamais. En canot, il n'y a pas d'eau dans la rivière.

Je suis vraiment désolée d'être obligée de m'en retourner.

João et Laurence ont eu la fièvre toute la nuit, je suis restée sans dormir, puis c'est au tour de Martinho, puis enfin c'est à mon tour, nous sommes six avec les sezões (fièvres paludéennes).

Ma théorie de l'accumulation des fatigues se vérifie une fois de plus. Si l'on s'entraîne, en se surmenant d'une façon exagérée, on emmagasine une provision de fatigue qui apparaît au moment du repos, qui redevient libre, pour employer un terme physico-chimique, la réaction se produit alors et agit avec d'autant plus de force que l'emmagasinement aura été plus grand. C'est pourquoi le repos forcé des uns, par suite de leur fatigue, nous a tous amenés à être malades et nous voilà aujourd'hui six avec la fièvre.

Nous sommes là grelottants, claquant des dents, avec des gémissements et des plaintes sans pareilles.

Nous bousculons le pauvre Estevão, qui est garde-malade, nous avons bien froid malgré d'épaisses couvertures. Quand nous parvenons à nous réchauffer un peu, c'est la fièvre qui apparaît dans toute sa violence, une fièvre de 40° qui nous laisse brisés, anéantis, sans courage, sans volonté.

C'est bien la fièvre qui est l'ennemi le plus redoutable de ces pays sauvages et déserts; cette fièvre qui vous affole, anéantit votre courage. C'est à ce moment qu'on repense aux douces heures du foyer maternel, sous un ciel clément à l'abri des intempéries; vous voulez à toute force dans votre sombre délire repartir, regagner les rives hospitalières de votre joli coin de France, vous voulez fuir la hideuse mort qui vous apparaît alors, dans toute son horreur; le devoir n'existe plus; les engagements pris, vous êtes prêt à ne pas les tenir, vous ne pensez qu'au foyer où des visages heureux et des êtres chers vous attendent en vous tendant les bras, commes les hommes de marbre tendaient les bras à la douce Mignon de Gœthe, rêvant dans les brumes du Nord, à son beau ciel d'Italie.

Mais l'accès passe, et tout disparaît comme une bulle de savon qui crève aux yeux ébahis de l'enfant.

Votre ciel redevient serein, la maison, le foyer, les hommes de marbre sont déjà très loin, et vous redevenez explorateur.

Cachoeira des Indiens.

Je traite mes hommes à la quinine et moi je prends de l'arsenic, la quinine me fait mal, et je ne la supporte pas.

Enfin, après sept jours de repos, nous commençons notre descente, triste et morne; un hôpital en marche.

La rivière est toujours dans le même état, aussi à sec, les roches aussi brû-

lantes, nous allons traînant notre fièvre à travers les mêmes décors, la même forêt vierge, les mêmes cachoeiras, les mêmes plages, les mêmes difficultés, avec un peu de souffrances et de tristesses en plus.

Malgré la maladie, la descente s'effectue plus vite que la montée, c'est que nous connaissons notre route, et à la montée nous perdions du temps à chercher le meilleur chemin.

Puis, de retourner vers la civilisation, cela donne du courage à mes hommes, le silence et la monotonie des grands bois qui dépriment les abêtissent complètement.

10 *février*. — Nous voici de nouveau au confluent du Curuà et du Cuminà du Curuà. Nouvel arrêt forcé : notre canot Bemtevi a un trou à sa coque, bien au milieu de la cale, je suis obligée de faire mettre une nouvelle planche (un rhombe); ce n'est pas bien étonnant, car depuis le temps que ce canot voyage par terre, il est vraiment admirable qu'il soit resté aussi longtemps sans avoir besoin d'une réparation.

Chico et Estèvão vont à la recherche d'un arbre; ils ont fini par trouver une belle *itauba* noire; chacun travaillant un peu, l'arbre est par terre le même jour, et on a même commencé à débiter un morceau pour confectionner une planche.

On ne peut s'imaginer quel travail cela donne, de façonner une petite planche de quatre-vingts centimètres de longueur sur trente centimètres de largeur et trois d'épaisseur.

L'arbre ayant été choisi, on le coupe, mais le plus souvent, il refuse de venir à terre, ses branches étant engagées dans celles de ses voisins et attachées les unes aux autres par de fortes lianes; alors, au lieu d'un arbre, c'est trois ou quatre que l'on est obligé d'abattre.

Dans l'arbre abattu il faut couper un tronçon, une bûche autrement dit, et il faut l'équarrir et l'amincir jusqu'aux dimensions désirées.

Les instruments de travail sont rudimentaires; l'établi se compose de deux piquets fichés en terre; comme rabot, une hache.

J'admire toujours, dans ces circonstances, la sûreté de main de mes hommes;

la hache se lève, elle retombe, il semblerait qu'elle va briser la planche, pas du tout, elle enlève tout juste l'épaisseur d'un ruban, à la façon d'une véritable plane.

Je laisse Chico et Estêve continuer leur travail de réparation au canot, et je vais avec la montaria et quatre bons rameurs, voir si le Cuminà du Curuà roule plus d'eau que le Curuà.

Nous partons de très grand matin avec quelques vivres, nos hamacs et nos rifles.

La rivière est un peu plus étroite que le Curuà, mais elle est plus profonde, nous naviguons à la rame toute la journée, nous marchons vraiment bien.

La rivière a très peu de courant, aussi chaque coup de rame fait courir le canot.

Après huit heures d'une marche vertigineuse nous campons en aval d'un gurgulho.

Le lendemain, nous avons beaucoup de peine à passer cette partie sèche de la rivière et presque aussitôt commencent à apparaître des rapides, des travessões, des cachoeiras, avec une rivière aussi à sec que l'autre bas, le Curuà.

A la cachoeira Tracaja, nous nous en retournons, je décide de ne pas aller plus loin.

Je suis très contente d'avoir eu l'idée de venir en montaria; avec le grand canot nous aurions eu grand'peine à arriver jusqu'à la cachoeira Tracaja, et surtout beaucoup de déchargements.

Malgré la rapidité avec laquelle nous naviguons, nous n'arrivons pas à notre campement du confluent et nous sommes obligés de camper à l'île Bonita.

Le ciel nous envoie une pluie diluvienne; nous sommes dans l'obscurité, sans feu, sans avoir mangé, sans vêtements secs; hamacs, vêtements, farinha, appareil de photographie, tout est mouillé. C'est seulement vers neuf heures que nous pouvons faire du feu pour mettre à sécher nos vêtements et nos hamacs.

A minuit, tous mes hommes dorment, il y en a même qui ronflent, quant à

moi, je ne m'endors que vers le matin : mon hamac humide avec mes vêtements mouillés, l'odeur de la fumée dont mon hamac est imprégné, tout me tient éveillée. Oh, quelle abominable odeur! J'aimerais mieux sentir n'importe quoi, même du musc.

A neuf heures du matin, nous arrivons au campement, il ne reste plus qu'à calfater et à brayer le canot. Bemtevi sera prêt demain matin.

Gualdino en chassant, a découvert une campina (petite savane); je vais la visiter, elle est un peu en aval du confluent sur la rive gauche du Curuà.

Mais quel chemin pour y arriver, des lianes en grande quantité, des palmiers épineux, des herbes coupantes! De plus, cette campina n'est autre chose qu'un lac desséché qui en hiver doit être rempli d'eau; mais à cette époque il est à sec et il y pousse, surtout dans les parties restées un peu humides, quelques graminées.

Je me suis fatiguée bien inutilement pour venir voir ce lac désséché espérant voir déjà une campina et qui sait, peut-être le commencement des campos. — Espérance déçue! Mes pieds sont blessés et mes vêtements sont déchirés; de plus, mon corps est recouvert de carapates et de poux d'agoutis, tout cela pour ne rien voir du tout.

C'est mon métier qui en est cause. Me voilà, en tout cas à l'abri des reproches de ma conscience.

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux.

CHAPITRE IV

Ennuis de la descente. — Rivière sèche. — Faux campo de la Brigadeira. — Les porcs, encore les porcs. — Douze porcs. — Cachoeira Mundurucù. — Désillusion de mes barqueiros. — Cachoeira do Japy. — Miel de tiubas. — João polygéniste sans le savoir. — Cachoeira Bemfica. — Étoupe et brai. — Réparation du canot, à la cachoeirinha. — Chasse. — Au Cajuty. — La crue. — Arrivée à l'Arapary. — Les regatoes sur les plages. — Commerce. — Sainte Samahuma. — Nouvelle manière de se débarrasser de la fièvre. — Au Pacoval. — Les malades. — La descente continue. — Villa du Curuà. — Les furos do Macura et dos Barrés. — Les lacs. — Tempête. — Impossible de faire le levé des lacs. — Parana du Curuà. — Chez Machique. — J'envoie chercher du pain à Alemquer. — Prison de Gualdino. — Villa d'Alemquer. — Conclusion.

Il me faut redescendre cette rivière sans avoir vu les Indiens, sans avoir trouvé les campos, sans avoir été jusqu'aux sources, autant de choses que je m'étais proposée de faire. Le manque d'eau se trouve être pour moi une barrière infranchissable et il me faut retourner. Tous mes beaux projets sont évanouis.

C'est toujours avec un réel chagrin que je retourne vers la civilisation.

Dans la solitude de la forêt vierge, je suis calme, tranquille, je ne m'ennuie jamais, je suis presque gaie. Quand il me faut quitter le grand bois, je ne me sens pas assez forte pour lutter, je suis devenue d'une excessive sensibilité, je ressens davantage les heurts de la vie, je ne suis pas armée pour jouer des coudes et me faire une place au soleil.

Je n'aime et ne comprends que ma forêt vierge. J'y souffre des intempéries du temps, de la faim, et des maladies, mais ce ne sont que des souffrances physiques qui s'oublient vite, alors que les peines morales et intérieures

sont indélébiles. Oh! n'avoir besoin de personne, pouvoir vivre seule à sa guise.

Enfin, il faut redescendre puisque je n'ai pas eu le courage de m'isoler définitivement.

Au tabocal, la rivière est un peu plus sèche qu'à la montée; la Brigadeira également a moins d'eau, mais nous savions d'avance qu'il faudrait passer par terre, par conséquent le plus ou moins d'eau ne nous gêne pas.

Seulement cette sécheresse nous décourage profondément parce que nous sentons que nous allons trouver les cachoeiras d'aval encore plus à sec et que les déchargements seront plus longs.

A la cachoeira Brigadeira, nouvelle espérance, nouvelle désillusion. João m'annonce une campina sur la rive gauche. Je pars aussitôt me rendre compte de ce qu'est la campina de João. Elle est encore moins intéressante que celle de Gualdino.

J'aperçois un grand espace dénudé, couvert de mauvaises herbes, c'est une lande où il serait impossible à un arbre de prendre racine; le sol représente un immense dallage, dans les intervalles duquel se sont amassés du sable et des détritus où quelques maigres touffes d'herbes ont pris racine; ailleurs c'est la pierre nue et noire. Je vais jusqu'à la lisière de cette lande, là où commence la forêt; c'est la même végétation rachitique et rabougrie qu'au bord de la rivière, mais en pénétrant à l'intérieur dans le sous-bois, la végétation devient plus forte et plus touffue.

J'ai parcouru la lande en longueur et en largeur en suivant à peu près, la ligne droite, j'ai trouvé 1105 pas pour la largeur et 2540 pas pour la longueur soit environ 663 mètres de largeur sur 1524 mètres de longueur.

Nous sommes en aval de la Brigadeira. Mes hommes sont tout heureux de descendre, ils parlent de Para et de ce qu'ils y feront lorsqu'ils sont brusquement interrompus par João qui s'écrie : « Os porcos! »

Silence immédiat! João dirige le canot sur la rive droite, les barqueiros rament avec précaution, sans faire le moindre bruit.

Chacun part avec son winchester à la recherche des porcs.

Je leur recommande de n'en rapporter qu'un seul, mais bien gros. Je suis servie à souhait : chacun revient avec un porc, qu'allons-nous faire de ces huit bêtes, nous n'avons presque plus de sel?

Ils sont joyeux du petit tour qu'ils viennent de me jouer et chacun s'excuse en riant :

« J'ai obéi à Madame, je n'ai rapporté qu'un seul porc. »

Nous campons à l'igarapé dos Porcos pour nettoyer toute cette chasse.

Nous sommes à peine à terre que de nouveau retentit le cri « os porcos ».

Chacun de mes hommes cherche un arbre pour grimper; quant à moi je m'enfuis dans le canot.

Dans ces régions les bandes de porcs sont assez redoutables; il est inutile d'essayer de lutter avec eux, il vaut mieux leur laisser le chemin libre.

Ces bandes sont souvent composées de 250 à 300 porcs, et quel que soit le nombre que l'on arrive à tuer, le reste du troupeau vous cerne et pour peu que chacun donne un coup de dent dans vos mollets, il n'en restera pas grand'chose; si vous tombiez à terre au milieu des porcs, rien ne pourrait vous sauver, vous seriez perdu.

Le jaguar lui-même, dont la souplesse et la force lui permettraient peut-être de lutter, est terrorisé à l'approche des porcs devant lesquels il s'enfuit à toute vitesse, en gagnant les branches d'un arbre.

Bien souvent les porcs cernent l'arbre où le jaguar s'est réfugié.

On ne peut tuer que les retardataires, ou les derniers de la bande, car malgré les coups de fusil ils continuent leur chemin sans s'inquiéter des morts.

Heureusement les porcs, qui doivent être en grande quantité à en juger par le bruit qu'ils font, passent à une centaine de mètres de nous et nous en sommes quittes pour la peur.

Mais j'entends tirer, les voilà encore partis derrière les porcs, qu'est-ce que nous ferons de toute cette viande! Bientôt apparaissent quatre nouveaux porcs, je fais nettoyer et dépecer les plus gras, les autres seront pour les urubus, je n'ai plus de sel.

Quand nous arrivons à la cachoeira do Mundurucù, je m'aperçois que mes

Trois mariniers.

hommes ont apporté les porcs que je croyais avoir laissés dans le bois. Ils voudraient que nous les emportions, mais je déclare que c'est impossible,

nous les laissons sur le pedral en amont de la cachoeira; nous n'avons que faire dans notre canot de cette viande qui ne tardera pas à entrer en décomposition.

Je ne puis deviner ce qu'ont mes barqueiros, ils travaillent avec un achar-

Furo do Macura.

nement inexplicable, portent des charges en courant, le canot est poussé avec force, enfin ils font tant et si bien que dans la journée nous franchissons la cachoeira do José Victorino.

J'appelle Chico et je lui demande des explications.

« Mais, qu'avez-vous donc aujourd'hui?

— Mais, madame, nous allons au Para.

— Vous allez au Para? Êtes-vous devenus fous, vous allez ramer dans les lacs.

— Alors, nous n'allons pas prendre le vapeur du 27 à Alemquer?

— Non, je veux faire tous les lacs et les paranas, puis, vous ne venez pas à Para, je vais vous laisser quelque part où vous m'attendrez. »

Mes paroles leur font un gros chagrin, car ils avaient bâti bien des châteaux en Espagne, projets de fêtes et de plaisirs de toutes sortes.

Les déchargements s'effectuent de la même façon qu'à la montée, ils sont cependant un peu plus longs, la rivière étant un peu plus à sec.

A la cachoeira do Japy j'envoie João rive gauche, j'ai aperçu une sorte de clairière dans la forêt, c'est peut-être une campina.

Ce n'est qu'un marais avec des végétations basses; nous y trouvons pourtant les vestiges d'une maison et d'un abatis; j'ai su plus tard que c'était l'ancienne demeure d'un Mucambeiro.

Mais si João n'a pas vu de campina il a fait une découverte qui nous enchante tous.

Dans le creux d'un arbre il a trouvé un essaim d'abeilles « tiubas » qui ont la réputation de produire un miel excellent.

J'envoie chercher le miel, nous en avons presque un demi-litre.

A l'île dos Paneiros nouveau déchargement. Pendant que les autres transportent les bagages, João cause avec moi; je constate qu'il est polygéniste sans qu'il s'en doute. Il me dit que les Indiens ne sont pas des êtres comme nous, qu'ils n'ont pas d'ancêtres comme les nôtres, qu'enfin ils sont nés dans le creux des arbres et que, là où ils sont nés ils sont restés, que c'est pour cela qu'il y a tant de tribus d'Indiens sans aucun lien de parenté, et qu'elles sont ennemies et constamment en état de guerre.

En vain, j'explique à João, en me mettant à sa portée, ce qu'est l'individu, la famille, les races, l'espèce, c'est inutile. Ce que je lui dis s'applique aux blancs, aux noirs, mais les Indiens sont nés « du creux des arbres », il ne veut pas en démordre.

Après tout, cela m'est indifférent.

Nous passons les cachoeiras da Maë Izabel et da Bemfica, mais au bas de la Bemfica nous sommes obligés de calfater à nouveau, et de brayer nos

deux canots, qui à force d'être raclés par les pierres laissent pénétrer l'eau comme à travers une passoire.

Nous n'avons ni étoupe, ni brai. Mais la forêt est là, deux hommes vont chercher de l'étoupe, deux autres du brai.

Habituellement, ce que l'on appelle brai est le résidu de la distillation du goudron en vase clos; mais ici le brai est le suc résineux qu'on tire chez nous du pin et du sapin.

C'est une matière analogue à celle-là que nous trouvons dans la forêt.

L'étoupe que nous allons employer est celle du castanheiro; pour se la procurer on coupe bien l'écorce jusqu'au bois après avoir tracé au préalable un rectangle sur l'arbre. Puis avec un rondin, on bat la partie coupée. Au bout de quelques minutes, l'étoupe se détache de l'arbre, il ne reste plus qu'à la battre encore un peu, puis à la laver et à la faire sécher au soleil.

Quant au brai nous n'avons qu'à le ramasser. Beaucoup d'arbres donnent un suc résineux; les espèces de ce genre qui sont les plus répandues sont le « balata » (massaranduba), le fromager (samahuma), le courbaril (jutahy) et surtout le cèdre gris ou blanc (bréo branco) qui donne un suc balsamique résineux, blanc de neige, qui jaunit et même noircit en vieillissant. Sans aucune incision faite à l'arbre, le suc se dépose sur l'écorce, probablement par infiltration, ou tombe au pied de l'arbre; sa présence est immédiatement décelée par son agréable et pénétrante odeur.

Bemtevi et le petit canot réparés, nous continuons notre triste descente. La rivière est beaucoup plus à sec.

La cachoeira da Lontra et *Cachoeirinha* nous donnent beaucoup plus de peine qu'à la montée.

En passant les bagages par le canal sec de la rive droite mes hommes ont la bonne fortune de tuer un agouti, un cerf et un tapir.

Le 21 février, nous déjeunons à la cachoeira Cajuty, et à mon grand étonnement, la cachoeira est à sec en amont, et en aval il y a de l'eau.

Cazuzo me donne l'explication de cette anomalie; c'est la crue de l'Amazone qui repousse et retient l'eau du Curuà.

Cette crue nous rend un très grand service car nous pouvons naviguer très commodément; à 3 heures de l'après-midi nous arrivons à l'Arapary, à la maison du fameux Chico Cardozo.

L'Arapary n'est plus la maison triste et silencieuse que j'avais laissée. Il y a du monde partout; dans tous les coins j'aperçois de nouvelles figures.

Campo dans le parana d'Alemquer.

La cause en est simple : c'est le moment de la récolte de la castanha, le seul produit qui jusqu'à présent a donné quelques gains aux habitants de la rivière.

Chez Chico Cardozo, je retrouve Pedro Bentes de la ville du Curuà; il a mal aux yeux, il n'y voit presque plus, il est venu avec un grand canot pour échanger ses marchandises contre de la castanha, mais il se plaint beaucoup, la récolte est mauvaise.

Puis sur les plages, en aval et en amont de la maison de Cardozo, des campements épars. Quatre piquets avec quelques feuilles de palmier au-dessus, voilà une maison pour un ménage avec enfants et quelquefois un ou deux

Église d'Alemquer.

amis. On fait la cuisine en plein vent, chaque ménage a emporté de chez lui tout ce qu'il possédait : enfants, chiens, poules, perroquets.

Il y a trois grands canots accostés à la plage d'amont et sept paillottes sur la berge; un canot à la plage d'aval et trois paillottes. C'est-à-dire, il y a trois commerçants en amont, un en aval, un chez Chico, Pedro Bentes, et Chico Cardozo.

Cela fait six négociants cantonnés au même point, et peu, très peu de castanhas.

Il faut voir aussi la façon dont tous ces marchands se disputent, s'injurient et se volent en ce moment à l'Arapary, c'est pis que dans la forêt de Bondy!

« Combien celui-ci a-t-il vendu de barriques de castanhas?

— Et cet autre en a-t-il acheté aujourd'hui?

— Un tel est revenu du castanhal avec une demi-barrique, à qui l'a-t-il vendue? pourquoi plutôt à celui-là qu'à moi? »

Le castanheiro est tiraillé de divers côtés, mais qu'il vende à ce patron-ci ou à celui-là, il peut avoir la certitude d'être volé, d'abord sur la quantité de castanhas qu'il veut vendre, puis sur la qualité et le prix de la marchandise qu'il recevra en échange.

Le lendemain matin dès l'aube, je quitte l'Arapary, il y a beaucoup trop de bruit et surtout trop de trafic peu scrupuleux; les « mœurs commerciales » de Spencer ne peuvent donner une idée du commerce éhonté qui se fait ici.

Nous ne déchargeons plus notre canot, partout nous trouvons assez d'eau pour naviguer; on aperçoit bien encore quelques plages, mais il y a toujours un canal assez profond pour passer.

A l'île de la Samahuma, nous constatons que la Samahuma a été nettoyée.

Cette Samahuma (fromager) a son histoire, la voici.

Il y a quelques années, Chico Cardozo avait un abcès dans l'oreille, qui malgré tous les soins et les médicaments employés, suppurait continuellement. Il en souffrait énormément.

Un jour, passant devant cette Samahuma, un noir lui dit, pour se moquer de lui probablement :

« Voyez donc, Chico, une figure de sainte dans cette Samahuma, là-haut près des branches, c'est une sainte miraculeuse.

— Je ne vois rien, répond Chico, mais si cette sainte me guérit mon oreille je lui promets une livre de cierges. »

Huit jours après, Chico était guéri; depuis ce jour-là tous ceux des environs

qui souffrent viennent promettre quelque chose à la sainte de la Samahuma pour guérir très vite.

Quand on aperçoit le pied de la Samahuma bien propre, cela veut dire qu'un malade est venu faire un pèlerinage à la sainte.... Sainte Samahuma, la sainte miraculeuse du Curuà.

Nous continuons notre descente, nous admirons aux branches des arbres de la rive, de vieux pantalons, des morceaux de chemises sales, des jupons en loques; je m'informe auprès d'un canot que nous croisons, d'où peuvent venir toutes ces guenilles et l'on m'apprend que les castanheiros, au retour du castanhal laissent chacun dans la rivière un vieux vêtement espérant en même temps y laisser la fièvre.

Pas un seul castanheiro n'oublie cette formalité à remplir, absolument convaincu que la fièvre le suivrait dans sa maison et y resterait toute l'année s'il n'avait le soin de prendre cette précaution.

En face de l'île du Panacupá, je rencontre un commerçant ambulant, un regatão, qui, se balançant dans son hamac en fumant une cigarette, attend patiemment que les castanheiros viennent lui apporter des castanhas.

En face de la povoação du Pacoval un autre regatão a jeté l'ancre.

Ces barques au milieu de la rivière avec leurs mauvaises marchandises et leur clinquant sont la flamme qui attire les castanheiros. Ils viennent chaque année s'y brûler les ailes.

Ce qui par contre est agréable à constater, c'est que jamais un *regatão* n'a fait fortune.

Nous arrivons au Pacoval à cinq heures du soir, je comptais me reposer après cette journée de brûlant soleil, mais voilà des malades et encore des malades qui arrivent. Comme je ne fais pas payer les remèdes chacun en désire et invente une maladie à cet effet.

Je suis bien embarrassée avec toutes leurs inventions, je ne sais vraiment pas distinguer ce qu'ils ont, ou semblent avoir, est-ce la fièvre ou la dysenterie? Il m'est de toute impossibilité de me prononcer, leur incessant verbiage et leurs plaintes continuelles m'en empêchent.

Mais en voilà une à moitié morte; elle est malade depuis qu'elle a envoyé un petit ange au ciel. Je n'y puis malheureusement rien faire. En voilà une autre avec le sein en décomposition, elle a été mordue par une tique, cette morsure me parait être tout bonnement un cancer. Qu'y faire encore? Grands dieux, je ne suis pas docteur en médecine!

Débarcadère d'Alemquer.

Voilà un petit géophage, son pauvre ventre énorme sur un petit corps maigre; il n'a que les os et la peau, je fais observer à la mère que son état provient de la mauvaise habitude qu'il a de manger de la terre, et qu'il faut le surveiller; elle me répond qu'elle n'a pas le temps, et qu'il faut lui administrer un remède. Je l'envoie promener.

Puis, ce sont des rhumatismes, des fièvres, des plaies écœurantes, on se dirait

auprès de la piscine de Notre-Dame de Lourdes. C'est à devenir fou, je ne suis ni guérisseuse, ni vierge de Lourdes. J'ai beau le leur crier, j'ai beau m'évertuer à leur faire comprendre que je ne suis pas médecin, que je n'ai plus de remèdes, rien n'y fait, ils ne veulent pas me croire.

Le comble! Un gamin d'une douzaine d'années vient me prier de lui donner

Débarcadère d'Alemquer.

un remède pour une maladie qu'en Europe on ne connaît pas à son âge. J'appelle deux de mes matelots et je lui fais donner une sérieuse correction; je ne sais si le remède lui aura fait du bien, mais j'ai la certitude que cela lui aura donné un peu de bon sens dans la cervelle.

23 *février*. — Nous continuons notre descente; de la case de Trinidad jusqu'à la bouche du lac du Pikia, nous naviguons sur un champ d'herbes très clairsemées, heureusement nous avons des fonds suffisants, une moyenne de

80 centimètres à 1 mètre d'eau, et nous n'avons besoin que de trois palmes (66 cent.) pour passer.

Nous arrivons le même jour à la villa du Curuà, je vais chez Pedro Bentes. Sa femme et sa belle-mère sont seules avec les enfants, elles me reçoivent admirablement bien; c'est la seule bonne réception de tout mon voyage.

Le lendemain, je reste toute la journée au Curuà dans l'espoir de me procurer un guide qui connaîtrait bien les lacs. Je ne trouve qu'un noir, Benedicto, grand buveur de tafia devant l'Éternel, qui semble connaître un peu, d'après ses réponses évasives, et je me décide à l'emmener.

Nous descendons la rivière Curuà jusqu'au furo de Macurà, nous n'avons que quelques barrages d'herbes à passer.

Le furo de Macurà est parallèle au rio Curuà.

Presque sur tout son parcours, la largeur est sensiblement la même que celle de la rivière, une cinquantaine de mètres dans les endroits les plus larges, la rivière libre est l'exception; le furo de Macurà est une prairie mouvante avec 5 et 6 mètres d'eau au-dessous des herbes.

De ces barrages de cannarana, sortent des odeurs impossibles à qualifier, c'est un véritable dépotoir qui empuante l'air.

On ne saurait concevoir le rapport intime qu'il y a entre la tristesse qui vous entoure et vous accable et les impressions produites par les couleurs, la température et les odeurs; l'organisme lui-même en est affecté.

Le furo de Macurà débouche entre le lac du même nom et le lac *dos Bôtos*.

C'est un spectacle absolument merveilleux et qui contraste singulièrement avec le furo étroit et nauséabond. Une immense nappe d'eau se présente à nous s'étendant à perte de vue, l'autre rive du lac se distingue à peine, tout là-bas, une ligne légèrement ondulante, d'un gris pâle doit être la terre.

Nous remontons jusqu'au fond du lac Macurà, pour aller visiter le furo dos Barrés.

L'embouchure de ce furo se perd au milieu de la cannarana. Il faut savoir où elle est, pour la reconnaître en passant devant.

Nous marchons dans ce canal large de cinq à six mètres et nous arrivons jusque dans la rivière Curuà en aval de la villa.

Nous reprenons le même chemin pour retourner dans les lacs.

Le lac du Macurà et le lac dos Botos ne forment qu'une seule nappe d'eau.

Benedicto me dit que pendant la sécheresse, avant que la crue de l'Amazone n'envahisse tout, il y a une plage qui s'avance jusqu'au milieu du lac, et le sépare en deux, celui du Macurà au nord de celui dos Botos. En ce moment je ne vois que de l'eau. Où est la plage? Quelle est sa longueur, quelle est sa largeur, quel est exactement son emplacement et sa direction?

Autant de questions auxquelles Benedicto ne peut me répondre.

Nous atteignons pour camper et dormir une pointe de palétuviers qui marque la séparation entre le lac dos Botos et le lac Tijucacuara. Il était temps que nous arrivions, car notre canot menaçait d'être submergé par les vagues venant du large.

Une tempête effroyable s'est élevée, notre Bemtevi est soulevé à plus 1 m. 50 par de grosses lames; il retombe avec un bruit sourd, à chaque instant nous craignons de le voir se briser sur les grosses racines des palétuviers.

Quatre hommes sont constamment occupés à repousser le canot au large avec leurs grandes perches, et nous mettons la proue dehors face au vent qui, dans ces lacs, est d'une violence extrême.

Le vent, la pluie et les moustiques qui sont légions, nous font passer une nuit abominable.

Une note gaie. — Pour réembarquer nous avons de l'eau jusqu'à mi-jambes, les racines de palétuviers qui se prolongent assez avant au milieu de l'eau empêchent notre canot d'accoster à la rive.

Quand nous arrivons sur le canot, nous avons tous des sangsues aux jambes les uns deux ou trois, les autres de cinq à six; vite une allumette enflammée près de la sangsue, et elle se détache d'elle-même sans avoir eu le temps de sucer le sang.

Si l'on avait l'imprudence de vouloir la retirer de force, elle ne manquerait

pas d'accomplir son œuvre, et resterait attachée à la peau en se gorgeant de sang.

Nous traversons de la pointe de la ressaca du Carara à l'embouchure du Curuà.

Bien mal nous a pris d'entreprendre cette traversée, car notre canot est sur le point d'être englouti à chaque instant; un homme ne suffit pas pour vider la cale que les vagues remplissent sans cesse, et c'est un vrai miracle si nous parvenons sans trop d'encombre à atteindre l'embouchure du Curuà.

Me voyant dans l'impossibilité de faire le levé des lacs avec mon canot, qui décidément ne vaut rien pour les grandes étendues d'eau, lui qui est si bon pour les cachoeiras, je me décide à côtoyer la cannarana des bords du lac et nous passons sur la rive gauche jusqu'à la bouche du parana du Curuà.

C'est véritablement une délivrance lorsque, à 6 heures du soir, nous pouvons nous arrêter à l'entrée du paraná.

La tempête d'hier recommence, mais si nous recevons la pluie, nous sommes du moins à l'abri du vent, et nous ne risquons pas de trouver notre canot au fond de la rivière, en nous éveillant.

Je ne puis decidément pas faire le levé des lacs avec ce canot, je reviendrai avec ma grande barque qui résiste bien aux lames et je choisirai la saison sèche.

Je vais esayer de profiter de la crue pour faire le levé de l'Itacarara, du Cucuï, du Cuipeua, et pour visiter les campos et la ville d'Alemquer.

J'ai déjà pris en passant avec le vapeur quelques photographies d'Alemquer, mais je ne sais rien de son commerce, ni de ses habitants, ni de la nouvelle colonie qui a été fondée tout près de là.

Je vais jusque chez Maximiliano Senna dans le paraná d'Alemquer, acheter un bœuf; nous n'avons plus rien pour finir notre voyage.

Dans ces terrains submergés, il n'y a pas de chasse possible et la crue a fait fuir le poisson dans les igarapés.

J'arrive chez Machique. — Il est entendu que demain il ira me chercher un bœuf dans la fazenda de son père.

Je profite de ce jour d'attente forcée pour envoyer mes gens acheter du pain à Alemquer.

On ne saura jamais quelle satisfaction de gourmand j'éprouve quand je puis avoir un peu de pain.

C'est une des choses dont je souffre le plus, le manque de pain en voyage,

Rue de la plage (Alemquer).

aussi je ne laisse jamais échapper l'occasion de m'en procurer quand je peux.

2 *mars*. — Mes hommes sont partis depuis ce matin et à 6 heures du soir ils ne sont pas encore revenus; je suis dans une grande inquiétude, je passe toute la nuit sans dormir, je crois à chaque instant entendre le bruit des rames, mais c'est une illusion.

Ils ne reviennent que le lendemain à midi me racontant que Gualdino a été emprisonné et comment à été commis cet abus de pouvoir.

Je demande la permission de passer sous silence la grossièreté que l'on vient de me faire à Alemquer, il ne me reste plus qu'à prendre le premier vapeur et m'en retourner à Para auprès du nouveau gouverneur qui, paraît-il, va me jeter par-dessus bord et me laisser sans travail. C'est là, sans doute, la raison de l'inconvenance à mon égard des fonctionnaires alemquerenses.

Villa Alemquer. Je ne puis maintenant, sans que cette injustice soit réparée, aller étudier Alemquer.

Je ferai seulement remarquer qu'il est triste de rencontrer sur sa route certains fonctionnaires mal frottés du vernis de la civilisation, désagréables à Para, qui, dans l'intérieur, se donnent des airs de potentats et sont plus nuisibles pour l'explorateur que les Indiens bravos et les bêtes de la forêt, et dont l'exécrable manière de faire ne peut donner qu'une très mauvaise idée des Paraenses en général.

Le Curuà du Nord, le Curuà panema[1], comme il a été nommé, n'est pas si malsain que sa réputation le laisserait croire. Son climat est fiévreux et produit des sezeõs (accès de fièvre), cela est certain, mais pas plus que celui des autres rivières.

Jusqu'à la ville du Curuà, et y compris la ville, les habitants sont mulâtres (métis du blanc et du nègre) cafusos ou cabocles (métis de l'indien et du nègre), mameluco (métis du blanc et de l'indien), mais ce sont les cabocles qui dominent.

En amont de la villa et jusqu'à l'Arapary, les habitants sont tous mucambeiros ou descendent des mucambeiros (à l'exception de Chico Cardozo qui est quarteron).

Ces habitants ont un lien commun, qu'ils soient d'aval ou d'amont, ils ne travaillent pas plus les uns que les autres, c'est-à-dire le moins possible. Les

1. Panema, dans la langue du Sertaò, indique une personne à qui rien ne réussit, qui n'a pas de chance : un chasseur ou pêcheur qui reviennent sans gibier ou sans poisson, sont *panema*.

métis d'aval se livrent à l'élevage du bétail, les mucambeiros d'amont se contentent de la récolte de la castanha.

La culture existe sur une si petite échelle, qu'il est presque inutile d'en parler.

Chacun a son petit abatis où il plante du manioc; généralement du manioc amer (Manihot utilissima), parce qu'il donne un rendement plus grand; quelques-uns plantent aussi, mais en très petite quantité, du manioc doux (Manihot aipi), des patates douces (Ipomea batatas), du tabac (Nicotiana tabacum), des giraumons (cucurbitacées). Mais tout cela en si petite quantité, que souvent il n'y a rien à la maison, ils achètent même de la farine de manioc aux regatoês quand ils ont épuisé un abatis et que l'autre n'est pas mûr.

Les métis d'aval s'adonnent à l'élevage du bétail, mais ils le font comme ils ont l'habitude de tout pratiquer, c'est-à-dire avec leur nonchalance habituelle, sans se demander s'il n'y aurait pas à améliorer la race.

Les campos sont bas et la plupart du temps submergés; il y pousse quelques graminées palustres, dont les tiges sèches sont vite brûlées par le soleil.

Les premières pousses sont mangées sans répugnance par le bétail.

Les autres herbes des campos sont de la famille des cypéracées, et la plus répandue tient le milieu entre l'herbe de Para et la cannarana; elle résiste bien à l'incinération que l'on pratique tous les ans, et se trouve aussi bien dans les endroits humides, même dans les terrains submergés, que dans les terres sèches.

Sur les rives il existe toujours une belle végétation aquatique, du type du roseau qui se retrouve dans les endroits humides, la tige de ces plantes est dure, les feuilles sont de grande dimension, sèches et coupantes.

Il serait très facile d'améliorer ces campos en semant ou plantant de l'herbe du Para, ou de l'herbe de Guinée. Mais les éleveurs n'y pensent point, le bétail vient bien avec le campo tel qu'il est, alors pourquoi s'inquiéter de planter ou de semer. Quand arrive une forte crue, le bétail meurt en grande quantité, cela est considéré par les éleveurs comme un fléau inévitable.

Somme toute l'élevage du bétail est d'un beau rapport, le fazendeiro vend

300 et 320 $ un bœuf en bon état; il a deux marchés, Para et Manaos, qui le sollicitent pour l'écoulement immédiat de son bétail.

Tout ceci montre ce qu'il y aurait à faire avec l'élevage. Ce serait un très grand profit, pour des colons qui voudraient se donner la peine d'améliorer le campo et le bétail.

Les habitants d'amont, les Mucambeiros, récoltent la castanha (Bertholletia excelsa). Cette castanha est une manne que la Providence leur envoie tous les ans, elle ne demande aucun soin, aucune culture.

Quand arrive la saison de la récolte, les fruits tombent et il n'y a qu'à les ramasser, cela convient parfaitement à leur paresse.

Comme le personnel manque pour rassembler la castanha, il s'en perd beaucoup. En effet, messieurs les nègres veulent bien profiter de la castanha, mais seulement de celle des rives, ou celles qui se trouvent à une très petite distance dans l'intérieur.

Celui qui trouve un castanhal, dans le centre, peut être assuré que personne ne viendra lui disputer son bien.

Le prix de la castanha varie suivant les années, suivant l'offre et la qualité.

La barrique de castanhas vaut quelquefois 35 et 40 milreis, d'autres fois 2500 à 3 milreis.

Il y a aussi dans le Curuà en assez grande quantité, pour être d'un commerce rémunérateur, de la sapucaya (Lecthis ollaria) qui se vend généralement trois fois plus cher que la castanha.

La pêche du pirarucu pourrait donner de beaux résultats.

En passant sur les lacs on voit à chaque instant un pirarucu apparaître; on en consomme énormément à Para et encore plus dans l'intérieur, c'est la nourriture presque quotidienne du seringueiro[1].

Mais l'avenir du Curuà ne réside ni dans sa castanha, ni dans ses pêcheries. Son avenir ne se trouve réellement que dans l'exploitation de ses bois précieux, et de construction, de sa murapita, et de ses balatas.

1. Seringueiro, celui qui coupe le caoutchouc.

Les essences de bois précieux pour la construction et l'ébénisterie abondent, les bois de couleur, les rubanés, les satinés, les bois de lettres.

Un fabricant de meubles de Paris m'écrivait il y a quelque temps :

« Ne pourriez-vous pas m'envoyer un échantillonnage des bois de couleur.

Rue transversale (Alemquer).

Avec notre art nouveau, notre modern-style, nous nous servons beaucoup de bois teints; avec vos bois du Brésil on ferait certainement quelque chose de très joli. »

Je le crois comme lui.

Les bois pour la construction sont plus nombreux que ceux de luxe.

Ce sont entre autres, l'angélique, le bois violet, le balata, le combaril, l'itauba noire et l'itauba jaune, l'acapu et combien d'autres!

La murapita[1] est une variété dans la grande variété des heveas; une hybridation de l'*Hevea brasiliensis* qui n'est connue dans cette rivière que depuis quelques années.

Malgré la facilité du travail, très peu des habitants de la rivière se sont mis à couper de la murapita, il n'y a cependant pas besoin pour exploiter cet arbre d'un outillage comme celui qu'exige l'exploitation de l'Hevea brasiliensis, il n'y a qu'à faire une entaille et laisser le lait se coaguler sans avoir besoin de le recueillir dans des tigelinhas[2] et de le défumer, le produit sec se vend au même prix que le caoutchouc.

Enfin le balata (Mimusops elata) que j'ai rencontré en très grande quantité dans le Curuà.

Je n'ai point la prétention d'avoir découvert le balata, ni d'avoir semé la graine de ces beaux arbres qui peuvent bien avoir de 125 à 150 ans, peut-être même davantage.

J'ai constaté seulement qu'étant en très grand nombre, l'exploitation en serait à coup sûr très fructueuse.

J'ai rapporté des échantillons de lait coagulé de balata qui est absolument identique à l'isonondra gutta de Sumatra.

Voici le rapport d'analyse qui en a été fait au laboratoire de chimie de Para :

« L'échantillon rapporté par Mme Coudreau pour être examiné chimiquement est bien de la gutta-percha, de densité 0,896; cette matière est soluble dans le sulfure de carbone, dans l'éther et dans l'alcool absolu; elle se ramollit dans l'eau chaude; l'évaporation spontanée de ces dissolutions donne une pellicule souple, peu élastique et non adhérente aux corps. Ce sont là les propriétés de la gutta-percha et de l'échantillon qu'il m'a été donné d'examiner.

« On rencontre ce produit ici dans l'Amazone, dans le lait de la plupart des sapotacées; celui qui en contient le plus est le mimusops balata, ou *Sapota mulleri*. Le sapotillier ordinaire et l'abiú en fournissent aussi, mais en petite quantité. »

1. Murapita, nom donné par Chico Cardozo.
2. Tigelinha, petit godet en fer-blanc.

En France, des compagnies se sont fondées pour l'exploitation des balatas de la Guyane et, si elles n'ont pas réussi, cela est dû au mauvais vouloir de l'ad-mi-nis-tra-tion et non à la qualité du *balata*.

Pour répondre ici à une critique qui m'a été faite, je dirai que mon devoir d'explorateur est de signaler ce que j'ai constaté.

Quant à savoir si les produits nommés enrichiront des mulâtres, des caboclos ou des blancs, cela m'est complètement indifférent, *je suis commissionnée pour faire des levés de rivières, et pour explorer scientifiquement, je ne veux rien savoir de commerce ni d'exploitation.*

Tout le monde peut profiter des découvertes comme il voudra.

Ce que l'on peut apercevoir dans un rapide voyage de montée et de descente d'une rivière ne peut donner qu'une très faible idée des richesses qui doivent être enfouies dans l'intérieur.

Le Curuà peut devenir une des richesses de l'État de Para, mais... et c'est la difficulté qui réside dans presque toutes les rivières, les « chemins qui marchent », au lieu d'être une aide pour le commerce et la pénétration plus avant dans l'intérieur, sont un obstacle presque insurmontable.

L'intérieur semble défendu des envahissements de l'extérieur par un mur d'enceinte constitué par les rapides, les sauts, les barrages.... C'est une Grande Muraille plus terrible que celle de la Chine.

Et malgré les richesses colossales de l'intérieur, les travailleurs hésitent à se risquer à franchir la terrible muraille, qui pourrait peut-être les enfermer dans une éternelle tombe.

Pour faire la conquête de cet intérieur, il faudrait des chemins de pénétration.

Il me semble que devant les efforts des puissances européennes pour mettre tous les produits de l'Afrique en rapport, les routes coûteuses, les chemins de fer dispendieux, le Para devrait faire de puissants efforts afin de soutenir la lutte que vont lui faire les produits du continent noir, produits similaires aux siens.

On reste saisi d'admiration en voyant le magnifique projet de chemin de fer

du Congo belge allant jusqu'à Mahagi sur le lac Albert, traversant toute la forêt d'Arouhimi.

Je lisais dernièrement sur cette forêt, que Stanley fut émerveillé de la valeur qu'aurait cette forêt vierge au point de vue de l'exportation du *caoutchouc,* de l'ivoire, des gommes, des bois précieux, sans compter les richesses du sous-sol. Et voilà qu'un chemin de fer va traverser la grande forêt et livrer ses richesses à l'exploitation.

Ce chemin de fer, gros de menaces pour les Brésiliens, donnera à réfléchir à plus d'un Paraense, car la richesse du Para réside dans son caoutchouc. Para vit au jour le jour, et quand le produit africain pourra être livré à des prix inférieurs aux nôtres, ce sera une effroyable crise qui surgira; l'importance en sera capitale, le caoutchouc entrant pour les deux tiers dans la production du sol.

C'est au gouvernement paraense à la prévoir et à l'empêcher par tous les moyens possibles, et je forme sincèrement ce vœu pour l'avenir et la prospérité du Para.

Paris, mai 1903.

O. C.

APPENDICE

COORDONNÉES

Bouche du Paraná du Curuà dans le paraná d'Alemquer .	Latitude. .	2° 6′	S.
— — —	Longitude.	57° 13′	O. Paris.
Confluent du Curuà et du Cuminà	Latitude. .	1° 9′ 19″	S.
— —	Longitude.	57° 15′ 12″	O. Paris.
Point terminus dans le Curuà	Latitude. .	1° 2′ 46″	S.
— —	Longitude.	57° 9′ 52″	O. Paris.
Point terminus dans le Cuminà.	Latitude. .	1° 4′ 23″	S.
— —	Longitude.	57° 21′ 19″	O. Paris.

ALTITUDES

D'après un baromètre altimétrique Naudet, un baromètre altimétrique Boucart et un baromètre enregistreur Richard frères.

Amont du Cajuty	20	mètres
Amont da Bemfica	28	—
Maë Izabel	30	—
Amont do Japy	32	—
José Victorino	39	—
Cachoeira Mundurucù	44	—
Cachoeira Brigadeira	56	—
Confluent	58	—
Cachoeira do Cajueiro	63	—
Cachoeira das tres Boccas	65	—
Cachoeira do Regresso	72	—
Cachoeira da Tracajá	63	—

TABLE DES GRAVURES

1. — Bouche du Paraná du Curuá 5
2. — Habitants du Curuá 7
3. — Une maison dans les paranás 9
4. — Débarcadère d'une maison dans les paranás. 11
5. — Dans le Curuá. 13
6. — Estirão de Cannaraná. 15
7. — Pavaoçaô du Pacoval, aval 17
8. — Pavaoçaô du Pacoval, amont 21
9. — Transport des bagages sur la plage 29
10. — Passage du canot sur la plage. 31
11. — Maison do Arapary 33
12. — Épluchage du manioc 35
13. — Fabrication du couac (farine de manioc) 37
14. — Manioc dans un tapiti 39
15. — Four pour sécher le manioc. 40
16. — Un castanheiro 53
17. — Un castanhal 55
18. — Conó, dit Domingo 56
19. — Conó dit Domingo, profil. 57
20. — Canots conduits à la perche. 61
21. — Cachoeira Bemfica. 65
22. — En aval de la cachoeira Brigadeira. 72
23. — La cachoeira Brigadeira. 73
24. — Cachoeira da Bocca du Curuá. 76
25. — Cachoeira des Indiens 77
26. — Cachoeira des Indiens 81
27. — Trois mariniers 88
28. — Furo do Macura. 89
29. — Campo dans le paraná d'Alemquer. 92
30. — Église d'Alemquer. 93
31. — Débarcadère d'Alemquer 96
32. — Débarcadère d'Alemquer 97
33. — Rue de la plage à Alemquer 101
34. — Rue transversale à Alemquer 105

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

Départ du Para. — Dans le paraná d'Alemquer. — Mauvaise réception. — Beauté du paysage. — Dona Vitoc. — Thomasia et le garçon noir. — Machique. — Achat d'un bœuf. — Départ. — Paraná du Curuà. — Ses baraques, sa prairie et ses lacs. — Chaleur tropicale. — Les baignades, l'asphyxie. — La rivière Curuà. — Prairie mouvante. — Le hamac. — Navigation difficile. — Lac Tucunaré. — Bouche du Macuria. — Les poissons morts et les aigrettes. — Furo des Barrés. — Villa du Curuà. — Pedro Bentes. — Second lac du Curuà. — Campement difficile à conserver. — Jolie vue. — Alerte : les palpitations d'Estève. — Buenos-Ayres, Barros et Pação. — Igarapé du Mamià. — La plage. — Débarquements successifs. — Arrivée au Pacoval. — Les Mucambeiros. — Leurs caractères moraux et physiques. — La povoação du Pacoval. — L'église et ses saints. — La « ramada ». — Alexandre le gouverneur. — Visite et discours d'Alexandre. — Chico Cardozo. — Chico et les Mucambeiros. — Recherche de travailleurs. — Assimilation impossible . . . 1

CHAPITRE II

Départ du Pacoval. — Deux travailleurs mucambeiros. — Bric-à-brac sur la plage. — Soirée dansante au Pacoval. — Seule sur la plage. — Lendemain de fête. — Moyen employé pour pousser notre canot. — Toujours des plages. — Beauté des plages. — Arrivée à l'Arapary. — Manoël Preto. — Chasse. — Noël. — Danses et musique. — Conò, l'Indien de Chico Cardozo. — Les Indiens qui ont visité Chico en 1899. — Chico veut être directeur des Indiens. — Conò Domingo. — Fabrication de farine de manioc. — 1er janvier. — Dialecte me paraissant aparaï. — Chico Cardozo et la castanha. — Surcharge. — Départ. — Encore des plages. — Amusement de mes gens. — Les porcs. — João et Martinho

égarés. — Campement à la plage du Puraké. - Orage et pluie. — Ennuis au réveil et au départ après une nuit pluvieuse. — Plage du Caétano. — La crue. — L'eau de la crue. — Igarapé de Jawary. — Les cachoeiras 27

CHAPITRE III

Cachoeira do Cajuty. — Igarapé do Inferno. — La cachoeirina. — Lage. — Rochers surplombants. — Cachoeira da Lontra. — Cachoeira Bemfica. — Ouverture d'un chemin. — Canot allant par terre. — Le palan, nouveauté pour mes matelots. — Cachoeira da Maë Izabel. Ile dos Paneiros. — La forêt de la rive. — Ses hôtes inhospitaliers. — Cachoeira do Japy. — Les chauves-souris. — Cachoeira do José Victorino. — Pot-holes. — Fatigue de mes gens. — Cachoeira do Mundurucù. — Odeur des noirs. — La Brigadeira. — Canot et bagages par terre. — Orage, grosse pluie. — Sénèque en défaut. — Un fils de tapir. — Ma troupe heureuse de ce régal inattendu. — Estève malade. — Tabocas ou bambous. — Confluent du Curuà et du Cuminà du Curuà. — Confusion possible. — Cachoeira da Bocca. — Barqueiros fourbus. — Des pierres et toujours des pierres. — Moustiques et pétrole. — Cachoeira do Cajueiro. — Cachoeira das tres Boccas. — Cachoeira do Berimbaù. — Chico et Gualdino ont la fièvre. — Pieds crevassés. — Promenade à travers bois. — Cachoeira dos Indios. — Chemin des Indiens. — Renseignements fournis par Domingo. — Six de nous ont les fièvres paludéennes. — La fièvre, c'est l'ennemi. — Retour et descente. — Arrêt au confluent. — Réparation à « Bemtevi ». — Campement à un gurgulho. — Nouvelle pluie. — Campina. — Espérance décue. 59

CHAPITRE IV

Ennui de la descente. - Rivière sèche. — Faux campo de la Brigadeira. — Rencontre dangereuse de porcs. — Chasse fructueuse. — Cachoeira Mundurucù. — Cachoeira do José Victorino. — Désillusion de mes barqueiros. — Cachoeira do Japy. — Miel de tioubas. — Ile dos Paneiros. — João polygéniste sans le savoir. — Cachoeira Maë Izabel. — Cachoeira Bemfica. — Étoupe et brai. — Réparation du canot. — Cachoeira da Lontra. — Cachoeirinha. — Nouvelle chasse. — Cachoeira do Cajuty. — La crue expliquée par Cazuzo. — Arrivée à l'Arapary. — Les régatões sur les plages. — Commerce. — Sainte Samahuma. — Nouvelle manière de se débarrasser de la fièvre. — Au Pacoval. — Les malades. — La descente continue. — Villa du Curuà. — Les furos do Macura et dos Barrés. — Les lacs. — Tempête. — Impossible de faire le levé des lacs. — Parana du Curuà. — Chez Machique. — J'envoie chercher du pain à Alemquer. — Prison de Gualdino. — Villa d'Alemquer. — Conclusion. — Salubrité du Curuà. — Les habitants — La culture. — Le

bétail et les campos. — Sapucaya. — Pêche. — Bois précieux. — Grande quantité de murapita et de balata. — Nécessité d'avoir une estrada. 85

APPENDICE

Coordonnées 109
Altitude. 110
Table des Gravures 111
Table des Matières 112

50 728. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE
9, RUE DE FLEURUS, 9

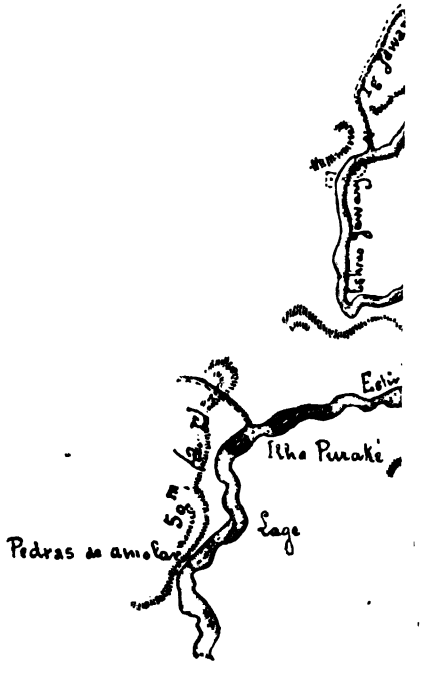
nde :

Rochedo (Rochers) .....
Pedral (étendue pierreuse) .....
Prata (Plage) .....
Casa (habitation .....
Capuera . Tapera (ancienne .
Roça (défrichement) .....
Serra (Colline Montagne) .....
Acampament aos Indios (c
Picada (sentier) .....

pos

1° 2' 46" S
57° 9' 52" OP

C.



EN VENTE A LA LIBRAIRIE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, PARIS

Voyage au Tapajoz (28 juillet 1895 — 7 janvier 1896), par HENRI COUDREAU. Ouvrage illustré de 37 vignettes et d'une carte. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Xingu (30 mai 1896 — 26 octobre 1896), par HENRI COUDREAU. Ouvrage illustré de 68 vignettes et d'une carte. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Tocantins-Araguaya (31 décembre 1896 — 23 mai 1897), par HENRI COUDREAU. Illustré de 87 vignettes et d'une carte. . . . . 7 fr. 50

Voyage à Itaboca et à l'Itacayuna (1er juillet 1897 — 11 octobre 1897), par HENRI COUDREAU. Illustré de 76 vignettes et de 40 cartes. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage entre Tocantins et Xingu (3 avril 1898 — 3 novembre 1898), par HENRI COUDREAU. Illustré de 78 vignettes et de 15 cartes. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Yamunda (21 janvier 1899 — 27 juin 1899), par HENRI COUDREAU. Illustré de 87 vignettes et de 17 cartes. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Trombetas (7 août 1899 — 25 novembre 1899), par O. COUDREAU. Illustré de 68 vignettes et de 4 cartes. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Cumina (20 avril 1900 — 7 septembre 1900), par O. COUDREAU. Illustré de 68 vignettes et de 1 carte du Rio Cumina. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Rio Curua (20 novembre 1900 — 7 mars 1901), par O. COUDREAU. Illustré de 34 vignettes et de 1 carte. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage à la Mapuera (21 avril 1901 — 24 décembre 1902), par O. COUDREAU. Illustré de 36 vignettes et de 1 carte. 1 vol. . . . . 7 fr. 50

Voyage au Maycuru (5 juin 1902 — 12 janvier 1903), par O. COUDREAU. Illustré de 57 vignettes et de 1 carte, 1 vol. . . . . 7 fr. 50

L'État de Para (ÉTATS-UNIS DU BRÉSIL). Ouvrage illustré de 23 photographies des divers monuments de Para, d'un plan et d'une vue de la ville et d'une carte de l'État de Para. 1 vol. in-4° carré . . . . . 7 fr. 50

Frontières entre le Brésil et la Guyane française. Premier Mémoire présenté par les États du Brésil au gouvernement de la Confédération suisse, arbitre choisi selon les stipulations du traité conclu à Rio-de-Janeiro le 10 avril 1897 entre le Brésil et la France. Ouvrage comprenant : 1 volume : Mémoire présenté par le Brésil. T. I. 2 volumes. Documents justificatifs. T. II et III. 2 volumes : L'Oyapoc et l'Amazone. T. IV et V. — 1 Atlas contenant un choix de cartes antérieures au Traité conclu à Utrecht le 11 avril 1713 entre le Portugal et la France. 100 fac-similés de cartes. T. VI. — 1 Atlas (3 cartes). Commission brésilienne d'exploration du Haut Araguary, 1896. T. VII. — Deuxième Mémoire : 5 vol. reliés et 1 Atlas de 86 cartes. . . . . Prix : 1200 fr.

Le Brésil, par E. LEVASSEUR, Membre de l'Institut, professeur au Collège de France et au Conservatoire des Arts et Métiers, avec la collaboration de MM. de Rio-Branco, Eduardo Prado, d'Ourem, Henri Gorceix, Paul Maury, E. Trouessart et Zaborowski, illustré de gravures, cartes et graphiques et accompagné d'un appendice par M** et M. Glasson, membre de l'Institut, et d'un album de vues du Brésil exécuté sous la direction de M. de Rio-Branco.

1 volume et un album, format 32×22. . . . . 25 fr. »

JUN 8 1934